Risse, Martin

Histoire de Martin Risse

[France]

1844

Reel: 88 Title: 4

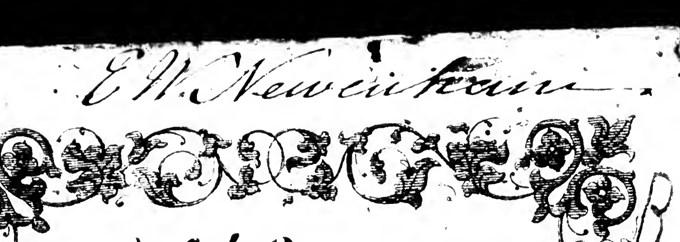
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI88.04

Control Number: AEQ-2825
OCLC Number : 31140934
Call Number : W PN970.F7 RISHx v.1
Author : Risse, Martin, b. 1752.
Title : Histoire de Martin Risse / racontée par lui-même.
Imprint : Strasbourg, [France] : Levrault, 1844.
Format : 2 v. ; 14 cm.
Subject : Risse, Martin, b. 1752.
Subject : Physicians Germany Biography.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/23/94
Camera Operator: R1



HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE.

Tome 1.



HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE.

Se vend aussi :

PARIS : Marc-Aurel frères, rue Saint-Honoré, 158.
TOULOUSE
VALENCE } Marc-Aurel frères.
NISMES
GENÈVE : V.e Beroud et Sus. Guers. — Kauffmann.
LAUSANNE : Marc Ducloux.
NEUCHATEL : J. P. Michaud.
FRANCFORT S/M. : H. Zimmer.

STRASBOURG, de l'imprimerie de V.e Berger-Levrault.



Lithographie de Vᵉ Lecrault *Page 48.*



HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE,

Racontée par lui-même.

Tome 1.



STRASBOURG,

chez Ve LEVRAULT, rue des Juifs, 33.

1844.

HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE,

Racontée par lui-même.

TOME PREMIER.



STRASBOURG,
Chez V.e Levrault, rue des Juifs, 33.
PARIS,
A son dépôt général, chez P. BERTRAND, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, 38,
Et chez L. R. Delay, rue Tronchet, 2.
1844.

HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE,

Racontée par lui-même.

Mon nom est Martin Risse. Je suis né, en 1752, dans un village allemand situé sur les frontières de la Hollande; mais depuis plusieurs années j'habite Cologne, où j'exerce la médecine. Mon père, qui avait suivi la même carrière, était âgé de cinquante ans, lorsqu'il épousa la fille d'un campagnard aisé. — Je fus leur unique enfant. Tous deux trouvaient leur félicité dans un amour réciproque, et dans la tendresse qu'ils éprouvaient pour moi. Mon père avait beaucoup voyagé. Employé dans la marine hollandaise en qualité de médecin, il avait visité plusieurs villes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Notre

maison était remplie d'objets curieux qu'il avait rassemblés dans ses voyages tant sur terre que sur mer. — Pendant mon enfance, il me plaçait souvent sur ses genoux, et me racontait des histoires intéressantes que ma mère écoutait aussi avec une grande attention ; il me faisait la description des pays étrangers qu'il avait vus, me parlait de singes et d'éléphants remarquables par la finesse de leur instinct, d'oiseaux au plumage riche et varié, de pierres précieuses, de fruits d'un goût exquis, et de fleurs exhalant les parfums les plus doux.

Ces récits, qui frappaient vivement mon imagination, éveillèrent en moi un goût décidé pour les sciences naturelles, et déterminèrent probablement ma vocation. Ils m'inspirèrent aussi un vif désir de voyager et de connaître par moi-même les curiosités des autres pays.

Le bonheur qui était le partage de notre petite famille à cette époque, éprouva le sort commun à toutes les jouissances terrestres qui n'ont pas Dieu pour objet : il fut de peu de durée.

Mon père, qui jouissait d'une pension considérable, avait l'espoir de couler auprès de nous des jours heureux et paisibles, lorsqu'il reçut l'ordre du gouvernement hollandais de rejoindre son régiment, qui allait s'embarquer pour les Indes orientales.

Il eut beau faire des réclamations, alléguer son âge déjà avancé, son temps de service révolu; on n'eut aucun égard à ses observations, parce que les médecins capables étaient alors très-rares dans le pays. On lui promit pourtant de le remplacer au bout de quelques années et de récompenser son dévouement.

Nos adieux furent pénibles : quoique je ne fusse âgé que de six ans, je sentis tout ce qu'il y a de douloureux dans une pareille séparation. Les larmes abondantes de ma mère redoublèrent encore les miennes; je me suspendis au cou de mon père, dans l'espoir qu'en le pressant avec force et tendresse, je pourrais le retenir; mais profondément attendri lui-même, il détacha doucement mes petits bras, s'élança sur son

cheval et partit. Je courus après lui en sanglotant; il donna un coup d'éperon à sa monture et disparut bientôt derrière une haute digue, au pied de laquelle passait la route. Je revins en pleurant auprès de ma mère, qui me pressa sur son cœur sans pouvoir proférer une parole; elle était trop affligée. Je m'endormis enfin dans ses bras.

A mon réveil je me trouvais un peu consolé: mon père m'avait donné, avant son départ, de beaux coquillages de la mer des Indes, qui, ayant été renfermés jusqu'alors dans des cases vitrées, n'avaient paru que rarement dans mes mains. Je m'étonnais de ce que ma pauvre mère ne cessait de pleurer.

»Papa nous a promis de revenir bientôt et de nous apporter de fort belles choses: tu n'as donc plus de motif pour pleurer,« lui disais-je pour la consoler. Si elle eut la cruelle douleur de ne plus revoir son époux sur cette terre, elle a pu trouver quelquefois du soulagement à ses maux dans mon babil enfantin et dans mes caresses. Pau-

vre mère! Ah! combien elle aurait été moins malheureuse, si elle eût connu les véritables consolations de l'Évangile: avec une foi vivante au Seigneur, elle eût pu se trouver heureuse, même au sein de l'épreuve la plus cruelle.

Nous ne cessions de parler de mon père, et nous cherchions à deviner où il pouvait être. J'avais entendu dire que les régiments qui devaient faire partie de l'expédition pour les Indes orientales, étaient réunis à Nimègue[1], et que cette ville n'était pas bien éloignée. Quelques jours après le départ de mon père, ma mère s'aperçut que, dans le trouble de notre séparation, il avait oublié un livre de psaumes, qui avait toujours été son compagnon de voyages, ainsi que d'autres objets moins importants, mais auxquels il tenait par habitude, et qu'il avait laissés à la maison par oubli. „Ah! dit-elle,

1 Nimègue, forteresse située sur le Wahl, en Hollande. Louis XIV y conclut, en 1678, un célèbre traité de paix avec plusieurs puissances de l'Europe.

si je connaissais quelqu'un qui voulût porter tous ces objets à mon mari!« Je m'offris pour remplir cette mission; mais elle me répondit avec un sourire mêlé d'attendrissement : „Mon pauvre petit Martin, il faudrait un messager plus fort que toi, pour faire une telle commission.« J'insistai encore; mais elle tâcha de me faire comprendre que mon projet n'était pas raisonnable et s'y opposa formellement. Mais comme je m'imaginais que Nimègue se trouvait immédiatement après la grande digue derrière laquelle j'avais vu disparaître mon père, je fis les réflexions suivantes : Si un jour tu te levais de très-bon matin, pendant que ta mère dormirait encore, tu pourrais, en courant très-vite, porter à ton père tout ce qu'il a oublié; puis, quand ta mère se réveillerait, tu serais déjà de retour, et tu pourrais lui dire : „Maman, j'ai été à Nimègue auprès de mon père, je lui ai porté tout ce qu'il avait oublié : il me charge de te dire qu'il reviendra bientôt, et qu'il t'apportera de fort belles choses.«

Cette idée s'empara de moi avec une telle force, que je ne songeais plus qu'aux moyens de la mettre à exécution, et que j'eus recours pour cela à des précautions et à des ruses dont un enfant de mon âge est rarement capable.

Un jour, après dîner, ma mère alla voir ses parents et me proposa de l'accompagner; mais je ne pouvais me séparer de mes beaux coquillages. A peine fut-elle sortie, que je me hâtai de rassembler les objets que je voulais porter à mon père, puis je les réunis dans un petit sac, que je cachai avec soin derrière une vieille armoire.

Le soir du même jour, lorsque ma mère chercha le livre de psaumes auquel mon père tenait si fort, et qu'elle ne le trouva pas, je sentis battre mon cœur avec violence; je craignis qu'elle ne me le demandât, et dans ce cas, j'aurais tout avoué, parce que j'avais toujours été sincère avec mes parents, et que dès ma plus tendre jeunesse, ils m'avaient appris à avoir le mensonge en horreur. Mais elle renonça

pour ce jour à ses recherches sans me questionner.

Je dormis fort peu pendant la nuit, tellement était grande l'impatience avec laquelle j'attendais la venue du jour. Dès qu'il commença à poindre, je m'habillai en toute hâte et je me glissai doucement hors de ma chambre, pour prendre le petit sac en question et un jonc de mon père. Mais à peine fus-je sorti de notre maison, que je me mis à courir de toutes mes forces vers la grande route que mon père avait suivie en nous quittant. Parvenu à la digue derrière laquelle ce cher père avait disparu, je regardai de tous côtés pour voir Nimègue; mais ce fut en vain. Je continuai cependant ma route, et après avoir traversé un taillis, je vis un clocher entouré de quelques maisons. Dans mon idée, ce ne pouvait être que Nimègue, j'y arrivai en peu de temps; mais la plupart des maisons étaient encore fermées, parce qu'il était de fort bonne heure. Devant l'une d'elles je vis un jeune paysan, d'environ douze ans, qui venait d'atteler ses

chevaux à une grande voiture, et qui était sur le point de partir. Je lui demandai où était le camp dans lequel se trouvait mon père : il me regarda d'un air étonné, et lorsqu'après plusieurs questions il parvint à comprendre ce que je désirais savoir, il se mit à rire et me dit : Tu as encore bien du chemin à faire ; ce lieu n'est point Nimègue ; mais l'endroit où je vais, se trouve sur le chemin qui conduit dans cette ville : tu peux monter sur ma voiture et faire avec moi une bonne partie de la route.

Nous étions encore tous deux des enfants dénués de raison : ce qui le prouve, c'est que si mon compagnon eût été un peu plus raisonnable que moi, il aurait cherché à me faire reconduire auprès de ma mère, plutôt que de m'emmener avec lui ; mais la proposition qu'il me fit de l'accompagner, fut faite et acceptée de part et d'autre, sans être précédée ni suivie d'aucune réflexion. Je montai donc dans sa voiture comme j'étais sorti de la maison paternelle, c'est-à-dire, comme un jeune étourdi qui se décide aux plus petites comme

aux plus grandes choses, sans savoir si ce qu'il va faire sera agréable ou non aux yeux du Seigneur. Dans la suite j'ai payé bien cher toutes ces fautes, toutes ces étourderies, dont je ne me serais certainement pas rendu coupable, si j'avais suivi le conseil de mes parents, qui me recommandaient sans cesse de ne jamais prendre aucune résolution et de ne me décider à rien, avant d'avoir prié et de m'être demandé à plusieurs reprises: „Ce que tu vas faire, sera-t-il approuvé par ce grand et bon Dieu qui te voit, qui t'entend, et qui jugera un jour non-seulement tes actions, mais aussi tes paroles et même les pensées les plus secrètes de ton cœur!" — Mon compagnon, qui ne s'inquiétait pas plus que moi de toutes ces choses si importantes, donna un coup de fouet à ses chevaux et nous fûmes bientôt hors du village. J'étais peu habitué au mouvement de la voiture, car jusqu'alors je ne m'étais trouvé que sur les chariots de mon grand-père, chargés de foin ou de grains, et qui n'allaient pas vite. Aussi, dès que le petit

paysan faisait sentir le fouet à ses chevaux alertes et robustes, et qu'ils prenaient un élan rapide, j'en éprouvais une grande joie, que mon compagnon ne tarda pas à partager. Pendant tout le chemin que nous fîmes ensemble, je ne cessai de parler de mon père, de ses voyages, des belles choses que j'avais à la maison; et mon nouvel ami m'écoutait avec beaucoup de plaisir.

J'étais déjà bien éloigné de ma mère, lorsqu'elle s'aperçut de mon absence. C'était le temps de la fenaison et, par conséquent, l'époque où les nuits finissent avant le réveil de l'homme. Ma bonne mère, encore plongée dans un profond sommeil à l'instant de mon départ, fut éveillée assez longtemps après par le chant d'un coq, qui s'était introduit dans le vestibule par une porte, que dans ma précipitation j'avais laissée entr'ouverte. Elle se leva donc promptement, s'habilla à la hâte, sortit précipitamment de sa chambre à coucher, et fut très-effrayée en voyant que la porte qui donnait dans le jardin

n'était pas fermée. Se persuadant que des voleurs avaient pénétré dans la maison, elle s'empressa d'éveiller nos deux domestiques, et parcourut avec eux tous les coins et recoins de notre habitation, sans y trouver la moindre trace de vol. Arrivée enfin dans ma chambre à coucher, elle vit avec effroi que ce n'étaient pas seulement mes habits qui manquaient, mais que j'avais moi-même disparu; et toujours préoccupée de l'idée de voleurs, elle s'écria : On m'a enlevé ce que j'ai de plus cher au monde! on m'a pris mon enfant!..... Mais mon grand-père et ma grand'mère, qui ne tardèrent pas à arriver, cherchèrent à la consoler et à expliquer ma disparition d'une autre manière. Du reste, ma grand'mère, qui avait entendu tout mon bavardage quand je m'étais proposé pour porter à mon père les objets qu'il avait oubliés, pensa que je pourrais avoir exécuté mon projet, malgré les observations de ma mère. On en fut convaincu, lorsque, après des recherches exactes, il fut impossible de retrouver le livre de psaumes et la canne de mon père.

On envoya aussitôt après moi nos domestiques et d'autres personnes, qu'on dirigea de tous les côtés; car on ne savait pas si j'avais pris le vrai chemin de Nimègue. Comme j'étais trop jeune et trop faible encore pour supporter de grandes fatigues, on jugea que je ne devais pas encore être bien loin, et que, par conséquent, l'on ne tarderait pas à me rejoindre. Mais quand ma mère vit revenir sans moi tous les messagers qu'elle avait envoyés à ma poursuite, ceux mêmes qui y avaient été à cheval, elle fut en proie à la plus cruelle anxiété; elle craignit que je ne fusse tombé dans l'eau, ou qu'il ne me fût arrivé quelque autre malheur; et c'est dans cette affreuse situation que ma pauvre mère demeura plusieurs jours, et même plusieurs mois, sans que je lui fusse rendu.

Pendant que tout cela se passait à la maison, je continuais ma route sans éprouver la moindre inquiétude. Je me contentais de demander à mon conducteur, toutes les fois que nous apercevions un nouveau village, si c'était Nimègue : mais il secouait

toujours la tête en me disant, qu'il fallait encore faire bien du chemin pour y arriver. Quant à la véritable distance, il l'ignorait lui-même ; mais il me semblait qu'en continuant mon voyage avec une telle vitesse, je ne pouvais tarder à arriver au camp. Du reste, je me plaisais parfaitement sur notre voiture : le temps était superbe, l'air était pur et retentissait du chant des alouettes.

Vers midi, nous arrivâmes dans un grand bourg, où nous fîmes une halte pour donner à manger aux chevaux. J'avais bien faim : malheureusement mes provisions de voyage se réduisaient à un petit morceau de pain et à une portion de gâteau, que j'avais fourrés dans mon sac la veille de mon départ. Je mangeai le pain, mais je conservai avec soin le gâteau dont je voulais faire présent à mon père. Je n'osai pas même y toucher le jour suivant, quoique je fusse tourmenté de la faim, et il finit par s'émietter avant que je fusse parvenu au camp de Nimègue.

Pendant notre halte, je vis arriver sur

des voitures de bagages beaucoup de soldats, qui portaient l'uniforme semblable à celui de mon père. Je m'adressai à l'un d'eux et je lui dis que mon père se trouvait aussi parmi les soldats à Nimègue, et que je désirais le rejoindre pour lui remettre plusieurs objets qu'il avait oubliés à la maison en partant. Il me demanda le nom de mon père, je lui répondis qu'il s'appelait Martin, car je ne l'avais jamais entendu nommer que par son prénom. Le soldat me dit en souriant : „qu'il y avait bien des personnes qui portaient le nom de Martin.“ Cependant, ajouta-t-il, puisque tu es un enfant de troupe, je veux bien t'emmener avec moi à Nimègue, pour que tu puisses revoir ton père encore une fois; car nous nous embarquons après-demain, ce qui fait que ton père ne reviendra pas de si tôt à la maison.

J'attribue en grande partie la proposition de m'emmener, que me fit ce soldat, à l'état où il se trouvait; car il était à moitié ivre, ce qui ne l'empêchait pas de

recommencer à boire partout où l'on s'arrêtait. Ses camarades en faisaient de même. „Il n'y a point d'auberge sur la mer, s'écriaient-ils, profitons-en tant que nous sommes encore sur terre.“

Quand les chevaux furent attelés, mon nouveau guide me plaça au milieu des bagages. Un autre soldat, plus âgé que lui, demanda ce qu'il voulait faire de moi; sur sa réponse, il déclara qu'il ne consentirait point à ce que l'on m'emmenât, et conseilla même de me renvoyer auprès de mes parents. Alors on voulut savoir d'où j'étais, mais je ne pus indiquer ni mon village, ni ma province, je pus dire seulement que mon village était bien loin, et que notre voiture était allée très-vite et très-longtemps, pour arriver où nous étions. A ces mots, le soldat qui était le plus vieux et en même temps le plus raisonnable, changea d'avis et pensa comme les autres, qu'il valait mieux m'emmener au camp, où je pourrais peut-être retrouver mon père.

C'est ainsi que le bon Dieu me permit d'exécuter le premier de mes projets de

voyage, afin de m'abreuver, dès ce moment, des tribulations d'une vie errante, de me faire regretter le calme et la sécurité au milieu des inquiétudes, et d'exciter en moi, sur une terre étrangère, le désir de revoir le sol natal qui, sous une image terrestre et imparfaite, nous donne un vague pressentiment de la patrie céleste.

Le soir arriva; les chants, les cris, le tumulte dont mon oreille était frappée, commençaient à me faire peur. Déjà je regrettais ma bonne mère et la tranquillité du toit paternel. Enfin, on s'arrêta devant une auberge, où une bonne vieille femme eut pitié de moi, lorsqu'elle apprit que j'étais un enfant de troupe, et que personne ne savait d'où je venais. Elle me donna à manger et me fit beaucoup de questions, sans pouvoir tirer un sens clair et précis de mes réponses. Après mon souper, la fatigue m'invita bientôt au sommeil : je m'étendis sur un lit de paille, partagé par tous les voyageurs, et je m'endormis profondément.

Je fus réveillé le lendemain de bonne

heure par le bruit que faisaient mes compagnons, et par un havre-sac qu'on venait de retirer brusquement de dessous ma tête. L'ivresse de mon protecteur s'était dissipée pendant son sommeil, et je ne crois pas qu'il m'eût de nouveau proposé de monter sur la voiture, si je ne l'avais prié de m'y remettre. A ma prière, il me plaça donc, comme la veille, entre les bagages, en me disant: Eh bien, j'y consens, tu peux nous accompagner jusqu'au camp de Nimègue. Le trajet qui nous restait à faire pour y arriver, était encore long. Vers midi je me sentis pressé par la faim; personne ne m'avait encore rien offert, pas même un morceau de pain, et je n'étais pas habitué à demander quelque chose à des étrangers.

Nous arrivâmes, enfin, au terme de notre voyage. Alors le soldat m'aida à descendre de la voiture et me dit: „Va maintenant chercher ton père.“ Je ne me fis point répéter ces paroles, et je me hâtai de pénétrer dans la foule. Je vis des feux allumés de différents côtés, des marmites fumantes, des tables de cantiniers chargées de

vivres et de verres remplis de bière, de vin ou d'eau-de-vie, qui se vidaient et se remplissaient continuellement.

J'étais étourdi par le tumulte, les cris et la musique qui s'entremêlaient confusément. Quand je fus parvenu au centre de cette foule bruyante et agitée, je restai un moment immobile et stupéfait; mais bientôt je me mis à demander à qui voulait m'entendre, où était mon père. Lorsque je devais dire comment il s'appelait, et que je nommais seulement son prénom, l'on me disait en hochant la tête: „Il faut que tu le cherches toi-même.“

J'étais tourmenté d'une faim dévorante. Arrivé devant une table couverte de saucisses fraîchement rôties, dont l'odeur agaçait vivement mon odorat, je ne pus m'empêcher de m'y arrêter, et de les contempler d'un regard de convoitise qui trahissait visiblement l'état de mon estomac. Je fus remarqué par un officier qui se trouvait près de là dans sa tente. Il me fit une invitation, à laquelle il m'était impossible de répondre par un refus. „Vou-

drais-tu, me dit-il, goûter une de ces saucises?« Ma réponse fut prompte et affirmative Il ordonna aussitôt à la vivandière de m'en donner une et d'y joindre un gros morceau de pain.

Il prit beaucoup de plaisir à me voir manger avec mon grand appétit, et me demanda ce que je venais faire au camp. Je lui racontai tout, et lui montrai en même temps les objets que j'apportais à mon père. — „Pauvre petit, me dit-il, je te plains; il m'a aussi fallu laisser à la maison un petit garçon comme toi. Mais si tu ne connais pas même le nom de famille de ton père, comment le trouverons-nous?« Il me fit néanmoins accompagner par un soldat chargé de prendre des informations dans tout le camp, et de me présenter autant que possible à tous les officiers et sous-officiers; car mon récit et mes vêtements lui faisaient présumer que je n'appartenais pas à un simple soldat.

Accompagné du militaire que l'on m'avait donné pour guide, je parcourus pres-

que tout le camp, ne doutant pas, malgré les difficultés que j'avais déjà rencontrées, que je finirais par trouver mon père. Mais hélas! je ne devais le revoir qu'après une longue suite d'années, et quand j'eus enfin le bonheur de le retrouver, il m'apprit lui-même, que le jour où je l'avais cherché au camp de Nimègue, il était précisément allé visiter dans cette ville un malade qui, informé de ses talents, l'avait fait appeler auprès de lui.

Le soldat, lassé de ses courses inutiles, m'engagea à retourner avec lui auprès de son officier, et quand il me vit pleurer, il s'efforça de me consoler en me disant, que je ne manquerais pas de retrouver mon père le lendemain.

Quand l'officier me vit revenir triste et inquiet, et qu'il apprit que nos recherches avaient été infructueuses, il en parut affligé, et ordonna à son domestique de me donner à manger jusqu'à ce que ma faim fût apaisée; puis il se rendit où son devoir l'appelait.

Ah, combien les soucis quittent facile-

ment le cœur d'un enfant léger et imprévoyant! Quand je fus bien rassasié par le goûter copieux que l'officier m'avait fait servir, et auquel le soldat, qui avait été mon guide, ajouta encore quelques gouttes d'une liqueur qu'il me força d'avaler, et qui me parut de l'eau-de-vie, je me sentis si bien à mon aise, que je ne pensai plus ni à mon père, ni à ma mère. Je m'approchai d'une danse, où j'étais surtout attiré par la musique. J'y trouvai beaucoup de distraction; mais je ne tardai pas à me sentir tellement accablé par le sommeil, que je cherchai une place un peu tranquille derrière une tente, où je m'étendis par terre. Mon petit sac me servit d'oreiller, et en quelques minutes je m'endormis de manière à n'entendre plus rien de ce qui se passait autour de moi.

Un soleil brûlant dardait sur ma tête, lorsque je me réveillai : le spiritueux que le soldat m'avait fait boire, était probablement la cause de mon long sommeil. Quand je me levai, tout était changé. Les

feux étaient depuis longtemps éteints, les tentes avaient été enlevées, tous les soldats avaient disparu, et la place où j'avais vu le camp, n'offrait plus à mes regards qu'une plaine vaste et nue, semblable à un lieu de désolation. Une frayeur mortelle me saisit; je me mis à courir sans savoir où se dirigeaient mes pas. Bientôt je rencontrai une troupe de gens pauvres, misérables, au teint basané et remarquables par leur costume bizarre. Hommes, femmes, enfants, tous étaient occupés à fouiller cette plaine pour découvrir ce que les soldats pouvaient y avoir oublié ou perdu. Quand l'un des enfants trouvait un couteau, ou un morceau de pain, ou même un os qui n'était pas entièrement rongé, il manifestait sa joie par un cri sauvage, et souvent les autres enfants cherchaient à lui arracher sa trouvaille, ce qui donnait lieu à des rixes, qui ne s'apaisaient que par l'intervention des parents.

Ces gens étaient des bohémiens. Je n'avais encore jamais vu une pareille race d'hommes; je me trouvai mal à mon aise

auprès d'eux; cependant je leur demandai où étaient allés les soldats avec leurs tentes : „Tous se sont embarqués sur le Rhin, et descendent ce fleuve jusqu'à la mer;" me répondit une vieille femme couverte de rides. Je me mis à pleurer. Elle chercha à me consoler en disant : „Tu peux rester avec nous, tu auras à manger et à boire, comme chez tes parents, et si tu ne t'y plais pas, nous te ramènerons un jour auprès de ta petite mère."

Ces paroles n'apportèrent aucune consalation à mon cœur affligé; car je ne soupirais qu'après mon père, qui s'était embarqué sur le Rhin, ou après ma mère, qui était, hélas! je le savais bien, éloignée de moi. Je cherchai donc à m'enfuir, sans même répondre à la vieille bohémienne, lorsqu'une femme plus jeune courut après moi, me saisit par le bras en me pinçant avec force, et me ramena auprès de la bande. „Il ne t'est pas permis de nous quitter, me dit la vieille; si tu l'essaies, nous te ferons sentir la force de nos doigts et de nos ongles;" expression énergique que

j'ai appris à bien comprendre pendant le temps que j'ai passé avec cette horde.

Je m'assis par terre et je pleurai amèrement; mais à quoi me servaient mes larmes? Les plus âgés de la bande n'y faisaient pas attention, et les enfants me faisaient des grimaces et se moquaient de moi dans un jargon dont je comprenais à peine quelques mots. Cependant je remarquai parmi ces gens une petite fille, dont la peau était brune aussi, il est vrai, mais qui n'avait pas le regard sauvage, ni les cheveux plats et lisses, comme les autres : ses traits étaient tout différents, et elle avait de beaux yeux bleus pleins de douceur. Loin de m'insulter comme les enfants des bohémiens, elle eut pitié de moi : elle pleurait quand je pleurais et parlait la même langue que moi, de manière que je pouvais m'entretenir avec elle.

Lorsque les bohémiens eurent parcouru et fouillé la plaine en tous sens, ils partirent et me placèrent au milieu de la troupe, pour m'empêcher de fuir. Nous fîmes ainsi beaucoup de chemin à travers

une vaste plaine de bruyère, où notre marche était souvent incommodée par les ronces et les épines. On portait la petite fille dont je viens de parler : cette manière de voyager m'aurait bien convenu aussi, car j'étais très-fatigué, mais quand je voulais me plaindre et que je pleurais, la femme qui m'avait arrêté dans ma fuite, me pinçait si cruellement avec ses doigts armés d'ongles d'une longueur démesurée, que j'étais obligé de crier, et cependant, je m'efforçai de retenir mes larmes, dans la crainte d'être pincé encore avec plus de violence.

Nous arrivâmes vers le soir au bord d'une forêt près d'un marais que les vieillards, les femmes et les enfants traversèrent avec autant de facilité que des canards. Je me serais enfoncé dans la vase, si un garçon de la troupe ne m'avait jeté sur ses épaules comme un sac, et porté jusqu'à ce qu'on fût hors de l'eau. On s'arrêta sur une petite place, cernée d'un côté par le marais et des touffes de genèvrier, et de l'autre par un mur de rochers, qui ressemblait

à une ancienne carrière; car on y voyait encore çà et là quelques pierres à moitié taillées. On alluma un feu, et l'on me permit de m'asseoir et de me reposer, pendant que les enfants des bohémiens sautaient autour du feu comme des singes, ou allaient barboter dans le marais. Je vis bientôt ce qu'ils y cherchaient : c'étaient des grenouilles, qu'ils mettaient en pièces et qu'ils mangeaient toutes crues. Ce souper m'inspira de l'horreur.

Je n'aurais pas non plus voulu partager celui que faisait le reste de la bande; car ils rôtirent un chien qui nous avait suivi dans la journée, et qu'ils avaient attiré à eux fort adroitement. — On prépara pour moi et la petite fille, dont j'ai fait le portrait, des pois, que nous mangeâmes avec appétit, quoiqu'ils fussent encore assez durs. Quand je fus rassasié, je voulus m'étendre pour me livrer au sommeil; mais la vieille qui m'avait fait sentir la longueur de ses ongles, me prit par la main et me conduisit auprès du feu, où elle me déshabilla complétement. Je poussais des cris

perçants, parce que mon père m'avait raconté qu'il y a des hommes sauvages qui dévorent leurs semblables, après les avoir ròtis au feu; et tout ce que je voyais, me faisait présumer que j'allais subir le même sort. La vieille m'imposa silence, en me donnant une bourrade que je ressentis dans tous mes membres. „Tais-toi, me dit-elle, je veux seulement te laver et te mettre une belle chemise, après quoi tu pourras dormir comme une marmotte.« Et aussitôt elle se mit à l'œuvre. Elle me barbouilla tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec une liqueur brunâtre qui me demangeait vivement, surtout aux marques que ses ongles avaient laissées sur mon corps. Elle m'enduisit aussi les cheveux d'un onguent noir dont l'odeur était fort désagréable: puis, au lieu de me rendre les habits que je portais, on me revêtit comme les autres enfants, d'une vieille robe raccommodée avec des pièces de différentes couleurs.

Pendant que l'on me faisait subir cette métamorphose, les petits bohémiens ou-

vrirent mon sac et répandirent par terre tout ce qu'il renfermait. Je l'avais soigneusement porté toute la journée sous mon bras, j'avais conservé aussi avec soin la canne de mon père, et j'eus alors la douleur de la voir entre les mains du garçon le plus vigoureux de la troupe, qui la lançait en l'air et s'en servait pour faire différents tours de force. Je le poursuivis longtemps et cherchai à l'atteindre pour reprendre ma canne; mais il courait plus vite que moi, et se retournait de temps à autre pour me faire des grimaces et me narguer. Je m'en plaignis auprès de la vieille qui me dit: „Tiras (c'est ainsi qu'il s'appelait) est le fils de notre chef; il garde ce qu'il a. Je te prêterai demain un couteau, avec lequel tu pourras te tailler une nouvelle canne.“

Les autres objets renfermés dans mon sac eurent à peu près le même sort: les petits enfants mangèrent les miettes du gâteau que je destinais à mon père; tandis que ceux qui étaient plus âgés, prirent tout ce qui leur convenait. On ne m'avait

laissé que le livre de psaumes et un vieux portefeuille que mon père avait l'habitude de prendre avec lui pendant ses voyages. Je renfermai avec soin, dans mon petit sac, l'un et l'autre de ces objets qu'ils m'avaient laissés; puis j'allai de nouveau m'asseoir auprès de la petite fille qui avait partagé mon repas et qui, quoique très-fatiguée, ne s'était pas encore endormie. Quand elle m'entendit crier pendant l'opération qu'on venait de me faire subir, elle eut pitié de moi et pleura aussi. Lorsque je m'assis auprès d'elle, ses larmes coulèrent de nouveau: „Pourquoi donc, me dit-elle, as-tu mis une si vilaine couleur sur ta figure?“ C'est alors seulement que j'examinai bien mes bras et mes jambes, et découvris que mon teint était devenu tout-à-fait semblable à celui des bohémiens. Cette couleur basanée me contractait tellement la peau, que j'aurais voulu m'en débarrasser en allant me laver dans le marais; mais la vieille m'en empêcha. Enfin je me couchai, et l'on me couvrit de la peau d'un caniche. Un sommeil bienfai-

sant ne tarda pas à venir fermer mes paupières, et à me faire ainsi oublier toutes mes peines.

A notre réveil on nous donna, pour notre déjeuner, quelques pois cuits, mais froids; puis les bohémiens et leurs enfants traversèrent de nouveau le marais et disparurent à nos yeux. On nous laissa dans la carrière, sous la garde d'une fille bohémienne, comme deux petits oiseaux trop faibles pour pouvoir sortir du nid et s'envoler avec les autres. Ma petite compagne ne tarda pas à s'habituer à ma figure brune, et à n'avoir plus peur de moi: quand nous vîmes que nous n'avions plus à craindre les tracasseries des enfants bohémiens, nous jouâmes ensemble en bonne harmonie, et nous construisîmes des maisonnettes avec des pierres; puis je lui donnai mon petit sac de lin, dont elle se fit, tant bien que mal, une poupée. Enfin je voulus savoir, comment elle s'appelait. La bohémienne, qui nous surveillait, la désigna sous un nom bizarre, que ma petite amie ne voulut point accepter. „Je

m'appelle Marie, dit-elle; c'est ainsi que maman m'a toujours appelée.« Je lui demandai alors où était sa maman? „Hier, me répondit-elle, je n'ai plus trouvé maman, quand je me suis réveillée, et ces gens noirs m'ont emportée avec eux.« — „Ce n'est pas hier, reprit la bohémienne; il y a plus de trois nouvelles lunes que nous t'avons prise avec nous.« Quoique fort jeune et sans expérience, je compris parfaitement que la petite Marie était aussi peu de la race bohémienne que moi, ce qui redoubla mon attachement pour cette pauvre petite fille, à laquelle je cherchais à faire plaisir en toute occasion.

Notre bande revint vers le soir animée et fort gaie. „Nous avons été à une noce, dit la vieille en riant et en s'adressant à la fille qui nous avait surveillés; nous avons du pain en abondance.« En effet, chaque enfant avait les mains pleines, et dévorait avidement un morceau de pain. Il nous revint aussi quelque chose lorsqu'on vida de grands paniers, qui ne nous paraissaient pas être une propriété légitime.

Nous reçûmes beaucoup de pain, de fromage et de lait caillé. Tiras, le fils du chef de la bande, pouvait choisir ce qui lui convenait, aussi s'emparait-il de ce qu'il y avait de meilleur. Au bout de quelques jours, lorsque toutes les provisions furent consommées, et qu'il n'y eut plus de grenouilles dans l'étang, nous abandonnâmes notre réduit, probablement aussi dans l'intérêt de notre sûreté. Vers la fin de la journée nous arrivâmes au bord d'une eau large et profonde, que l'on passa en silence la nuit, sur une barque attachée à la rive par une chaîne, et qu'on sut détacher avec beaucoup d'adresse.

Nous souffrions souvent de la faim, mais il s'écoulait aussi des jours pendant lesquels nous avions en abondance des poules, des oies et du pain. En général, mon sort était encore supportable. La vieille, qui avait teint ma peau, m'emmenait souvent avec elle dans les champs et les forêts, pour y chercher des herbes, qu'elle allait vendre ou échanger contre du pain. Comme je me sentais entraîné

vers l'herborisation par un goût tout particulier, et que je m'y prêtais avec plaisir, je gagnai bientôt les bonnes grâces de la vieille bohémienne. Quand je montrais de l'empressement et de l'attention dans la recherche des herbes et des racines, elle m'en faisait connaître les vertus, qu'elle considérait comme un effet de la magie, et me disait : „Mon petit Martin, tu seras un jour un célèbre médecin, et tu gagneras beaucoup d'argent.«

Je puis dire que c'est chez les bohémiens que j'ai fait mes premières études de botanique et de thérapeutique.[1]

Diverses circonstances m'ont fait souvenir, dans la suite, de la prédiction qui m'avait été faite par eux relativement à ma carrière. Je pourrais citer ce fait en faveur de la sagacité et de la pénétration de la race bohémienne, quand il s'agit de deviner quelque chose de la destinée d'un individu, d'après ses traits, son caractère et les circonstances où il se trouve. Cette sagacité, qui leur est naturelle,

1 Art de guérir les maladies.

m'avait persuadé qu'il leur était donné de lire dans l'avenir, comme dans un livre ouvert. Mais aujourd'hui; tout en rendant justice à leur pénétration, je dois ajouter, qu'en apprenant à connaître le Seigneur, j'ai appris à connaître aussi toutes les ruses dont ils se servent pour tromper la crédulité de ceux qui sont assez ignorants et assez irréligieux pour les interroger sur un avenir qui ne leur appartient pas, et qu'ils ne verront peut-être jamais.

L'été venait de finir, nous entrions en automne. Ce fut pour nous la plus belle saison de l'année : nous eûmes des fruits et des raisins en abondance; car, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard, notre bande rôdait aux environs de la Moselle pour se procurer, par le vol, toutes les bonnes choses dont je viens de parler. Quand on m'ordonnait de grimper par-dessus les clôtures des jardins pour y prendre des fruits, je le faisais sans répugnance, ignorant que c'était un vol; je le faisais même avec plaisir, parce que je réservais toujours pour

la petite Marie la meilleure part de ce qui me revenait; je m'imposais même des privations, et je souffrais la faim, plutôt que de revenir auprès d'elle sans lui rien apporter. Je préférais toujours sa société à celle des enfants bohémiens, dont les jeux bruyants, les tours, les gambades et les cris sauvages, avaient peu d'attraits pour moi, quoique je comprisse alors assez bien leur langue, et que je fusse devenu un garçon adroit et courageux, qui faisait bon usage de ses poings et de ses dents, dès qu'il s'agissait de protéger Marie, et de lutter avec ceux qui voulaient lui faire du mal, ou s'emparer de ce qui lui appartenait. La pauvre petite, témoin de mon dévouement, en était si reconnaissante, qu'elle s'était attachée à moi, au point de s'affliger toutes les fois que je devais m'éloigner d'elle; aussi se réjouissait-elle beaucoup lorsqu'elle me voyait revenir.

Je n'avais pas encore vu le chef de la bande, que l'on décorait du titre de capitaine, mais j'appris qu'il devait bientôt arriver. Je dus cette nouvelle à la vieille

bohémienne qui, très-bavarde de son naturel, était en même temps devenue très-confiante avec moi. Enfin ce chef, si longtemps attendu, arriva. Son aspect me remplit de frayeur, car jusqu'alors je ne m'étais jamais trouvé en face d'une mine aussi repoussante; jamais mes yeux n'avaient vu des traits aussi altérés, un regard aussi courroucé; jamais non plus une voix aussi rauque n'avait frappé mes oreilles. Il était sorti récemment des mains de la justice, dont il avait subi un traitement aussi juste que sévère. Je me rappelle encore fort bien les plaies saignantes qui couvraient ses bras, son cou et ses jambes: il nous apprit que c'étaient les traces des fers qu'il avait portés, et dont il était parvenu à se débarrasser. On lui avait rasé la tête, coupé les oreilles, et il portait sur le front une large cicatrice, qui était sans doute la marque distinctive des criminels, imprimée, selon l'usage du temps, sur le front avec un fer rouge. Je crus voir devant moi Caïn en personne; car ce fratricide avait été jusqu'alors ce que mon imagina-

tion avait conçu de plus hideux, d'après le portrait que m'en avait fait ma bonne mère, qui m'avait raconté son histoire.

Quand les femmes de la bande virent le capitaine dans l'affreux état que je viens de décrire, elles poussèrent des cris lamentables. Mais la vieille, qui connaissait parfaitement les vertus des herbes, lui appliqua aussitôt des compresses et des emplâtres d'un onguent de sa composition, de sorte qu'au bout de quelques jours les plaies se fermèrent, les stigmates de son front s'effacèrent presque entièrement, et étaient à peine encore visibles, lorsqu'on en fit disparaître les dernières traces, au moyen du même acide brunâtre qui avait changé la couleur de ma peau. Quant aux oreilles coupées, le capitaine cacha cette mutilation sous un large turban, jusqu'à ce que ses cheveux fussent redevenus assez longs, pour lui rendre ce service.

Depuis que cet homme se trouvait avec nous, j'étais beaucoup plus malheureux. Il me détestait, sans que je susse pourquoi : mais le fait est, qu'à chaque instant, j'étais

l'objet de sa fureur. Du reste, il traitait avec barbarie, et pour le moindre motif, tous ceux qui faisaient partie de sa bande; surtout les femmes et les enfants; mais personne n'éprouvait plus que moi les effets de sa cruauté. Souvent, quand j'étais assis tranquillement par terre, il me saisissait à la tête et me trainait par les cheveux; et quand j'étais couché, il me poussait rudement avec les pieds.

Quelquefois ses paroles me faisaient frémir. „Je tuerai ce marmot, disait-il, comme les vieux de sa race m'auraient tué, si je n'avais pas réussi à leur échapper.“ La vieille, qui avait encore un reste d'humanité, me retira plusieurs fois des mains de cet homme féroce; puis elle profitait de toutes les occasions où elle me trouvait seul, pour me consoler, en me disant: „Il ne te tuera pas, j'en suis sûre, il ne veut que t'effrayer et te faire souffrir.“ Malgré ces paroles rassurantes, mon cœur, naturellement sensible, était si navré de ces mauvais traitements, que j'y aurais succombé, s'ils avaient duré trop longtemps.

J'étais, en effet, bien malheureux, et je n'avais aucun sujet de consolation, parce que je n'avais pas profité des leçons de mon vertueux père, qui, dans mon enfance, m'engageait, autant par ses actions que par ses paroles, à mettre toute ma confiance en Dieu. Je tâchais de me rappeler alors tout ce qu'il m'avait dit sur l'efficacité de la prière, et je me prosternais devant Dieu pour lui demander ma délivrance. Mais mon cœur irrégénéré, qui ne comprenait pas ce que c'est qu'une véritable prière, ne retirait aucune force, ni aucune consolation de ces prières rares, dictées par la détresse plutôt que par la foi et le désir sincère de m'approcher de mon Sauveur, duquel je vivais éloigné.

A dater du jour où le capitaine nous avait rejoints, nous étions toujours en mouvement : nous redescendions les bords du Rhin, voyageant surtout pendant la nuit, avec une circonspection qui me fit penser que nous étions suivis de près par des gens qui n'étaient pas nos amis. Rentrés en Hollande, nous fîmes une halte de

quelques jours. Les provisions étant épuisées, nos bohémiens, pressés par la faim, allèrent plusieurs fois chercher leur nourriture sur la voie publique, et disputer quelques lambeaux de chair aux corbeaux et aux loups. Nous autres enfants, nous allions dans la forêt, cueillir des baies d'ifs et des fraises pour notre nourriture.

Quand nous fûmes assez en sûreté pour établir de nouveau notre camp aux environs de quelques villages, le capitaine ordonna qu'on nous y envoyât, Marie et moi, pour en rapporter des vivres et tout ce que nous pourrions y trouver, nous menaçant en même temps d'un châtiment sévère, si nous en revenions les mains vides.

Nous étions accompagnés chaque fois de la vieille bohémienne, qui nous surveillait constamment, pour voir si nous observions les instructions qu'elle nous avait données par rapport au vol et à la mendicité. Elle nous suivait jusqu'à l'entrée des maisons, puis se retirait à une certaine distance, où elle nous attendait, pour être

moins remarquée. Nous étions ordinairement mieux accueillis que les enfants bohémiens, dont le langage bizarre et la hardiesse importune inspiraient plus de méfiance que de pitié.

Nous nous rendîmes un jour chez un fermier aussi riche que charitable, qui, après nous avoir donné beaucoup de pain, de fromage, d'œufs et de fruits, me remplit encore de lait un pot, que je portais ordinairement avec moi, quand j'allais mendier. Notre camp se trouvait alors parmi des broussailles; j'y retournai le soir, chargé de provisions; mais, contre mon attente, je fus fort mal reçu par le capitaine, qui m'avait ordonné de lui rapporter, dans mon pot, de l'eau-de-vie, que je devais acheter avec de l'argent mendié. N'y trouvant que du lait, il me traîna encore par les cheveux et me battit avec une telle violence, que je versai pendant plusieurs heures des larmes amères: j'étais presque suffoqué par mes sanglots. Accablé par la douleur, comme je l'étais, je m'adressai au bon Seigneur Jésus, pour lui deman-

der du calme, après quoi je m'endormis, malgré ma douleur cruelle.

Le lendemain matin on nous envoya, Marie et moi, au presbytère d'un petit village assez éloigné de la grande route, et habité par un ecclésiastique, sa sœur et une servante. Lorsque des bohémiens allaient mendier chez eux, on leur donnait l'aumône par la fenêtre; mais quand on voyait arriver des enfants, on leur permettait d'entrer dans la maison. L'ecclésiastique, homme pieux et très-charitable, était, sans que je pusse m'en douter, un parent de ma mère. Son cœur généreux saignait de douleur, quand il songeait aux pauvres orphelins qui, privés de leurs parents par une guerre meurtrière, erraient sans appui dans le monde, s'adonnant à la mendicité, mère de bien des vices, et n'entendant peut-être même jamais parler du Dieu qui régit l'univers. Aussi s'empressait-il de venir à leur secours et de leur assurer un sort, toutes les fois qu'il le pouvait. Il s'était associé dans ce but avec plusieurs chré-

tiens, pour ériger une maison d'éducation, destinée à recevoir ces malheureux enfants.

Nous fûmes reçus par sa sœur, qui nous présenta à son frère en lui disant: „Vois donc les jolis enfants bohémiens, qui viennent de nous arriver.“ Cet homme pieux, ému de compassion, s'adressa d'abord à moi, parce que j'étais le plus âgé, et me demanda si j'avais entendu parler du bon Dieu, et si je le priais quelquefois. Je lui répondis affirmativement, et lui récitai aussitôt les prières que ma mère m'avait enseignées pour le matin, le soir, les repas, et pour les dimanches. La petite Marie les savait aussi, je les lui avais apprises. Il en fut très-étonné. „Qui vous a donc appris tout cela?“ me demanda-t-il. „Ma mère,“ lui répondis-je. „Est-ce que ta mère est une bohémienne?“ — „Non, lui disje, avec une espèce d'aversion; nous ne sommes pas des enfants bohémiens. On nous a lavés avec de l'eau noire. On m'a pris mes habits, et toutes les choses qui appartenaient à mon père, excepté ces deux livres que j'ai encore.“ L'ecclésiasti-

que devint fort attentif. „Comment s'appelle ton père?“ — „Martin.“ — „Et toi?“ — „Petit Martin.“ — „Et ta mère?“ — „Christine.“

Frappé de mes réponses, il regarda sa sœur avec un air qui exprimait en même temps la surprise et la satisfaction. „Serait-il possible, lui dit-il, que ce petit garçon fût notre neveu, le petit Martin Risse. Quel bonheur pour sa pauvre mère, si c'était lui!...“ Pendant ce temps j'avais tiré de mon petit sac, dont je ne me séparais jamais, le psautier de mon père et son vieux portefeuille, qui étaient, il est vrai, tout aussi défigurés que moi, étant souvent obligé de fourrer sans distinction dans mon sac les denrées que je recueillais en allant mendier.

L'ecclésiastique ouvrit le livre, dans lequel il trouva aussitôt la preuve indubitable de mon origine; c'était le nom de mon père écrit de sa propre main. Cette découverte lui causa une joie bien vive, que sa sœur ne tarda pas à partager. Quelque sale et dégoûtante que

fût ma figure, l'homme de Dieu dont je viens de parler, m'embrassa avec tendresse et me dit en me caressant: „Dieu soit loué, mon petit Martin, de ce que nous t'avons retrouvé. Tu vas être bien content, n'est-ce pas, de quitter ces vilains bohémiens, et de revoir ta bonne mère, qui n'a cessé de pleurer depuis qu'elle t'a perdu.“

Je ne savais comment lui exprimer mon bonheur, mais je le priai en même temps de m'envoyer auprès de ma mère avec la petite Marie, dont il m'eût été bien pénible de me séparer.

Quelques questions adressées à ma petite compagne, suffirent à l'ecclésiastique pour lui faire comprendre qu'elle aussi avait été volée par les bohémiens; mais elle était trop jeune encore, à l'époque où elle fut enlevée à ses parents, pour pouvoir donner des renseignements clairs sur son origine.

Pendant que nous entendions tant de choses agréables, et que la sœur de l'ecclésiastique nous servait tout ce dont notre

estomac affamé pouvait avoir besoin, on frappa si rudement à la fenêtre, que nous en fûmes tous effrayés. L'ecclésiastique se leva et sortit. C'était notre vieille bohémienne. „Je veux ravoir mes enfants, criait-elle; ils sont dans votre maison!" — „Ces enfants ne t'appartiennent pas, lui répondit l'homme de Dieu; le petit garçon est mon neveu, qui s'est égaré en s'éloignant de sa mère, et la petite fille n'est pas non plus la tienne." — „Ces enfants nous appartiennent, répéta la vieille; car nous les avons élevés avec soin, et vous ne les aurez qu'en nous payant richement leur pension." Comme le presbytère était isolé, et que la police, mal organisée à cette époque, offrait peu de protection, l'ecclésiastique n'osa pas rompre ouvertement avec une race d'hommes capables de tout, et qui, d'après des suppositions bien fondées, avaient déjà plusieurs fois fait voltiger le coq rouge au-dessus des habitations de leurs ennemis, ce qui veut dire dans leur argot, incendier les maisons.

Il demanda donc à la vieille bohémienne ce qu'elle exigeait pour notre rançon. Elle réclama une somme excédant les ressources de ce serviteur de Dieu, mais cet homme généreux sacrifia sa meilleure vache, et l'offrit à la vieille avec tout l'argent qu'il possédait, pour obtenir notre liberté. Ce marché étant conclu, la vieille s'éloigna à la hâte, et reparut peu après, accompagnée de deux hommes de la bande, qui emmenèrent la vache et touchèrent la somme promise. Elle nous remit aussi, avant de se retirer, un pot rempli d'une espèce d'antidote, propre à nous enlever notre teint brunâtre. Puis on lui demanda des renseignements sur la petite Marie; mais elle ne put en donner aucun, car elle avait été enlevée par une femme qui se trouvait alors dans une autre bande. On apprit seulement que le lieu de naissance de cette enfant n'était pas éloigné, mais aucune recherche ne put en faire connaître le nom.

La sœur de l'ecclésiastique procéda aussitôt à l'opération qui lui avait éte indi-

quée, pour rendre à notre peau sa couleur naturelle, puis elle se hâta de faire disparaitre nos vêtements, où la vermine s'était installée, grâce à la malpropreté dans laquelle on nous laissait croupir. Elle emprunta chez ses voisins des habits pour nous vêtir, jusqu'à ce qu'elle en eût confectionné d'autres de ses propres mains. Elle parvint enfin à nous rendre, tant pour la mise, que pour la couleur de la peau, l'extérieur des enfants du pays.

Un messager fut envoyé à ma mère, le jour même de mon arrivée au presbytère, pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de mon retour. La pauvre femme était alors alitée, malade du chagrin de m'avoir perdu. Mais la nouvelle que son fils, son cher Martin, vivait encore, lui fit oublier toutes ses douleurs. Elle voulait absolument, disait-elle, quitter son lit, pour aller à la rencontre de son enfant bien-aimé. Ses parents ne purent l'en empêcher, qu'en lui promettant que je ne tarderais pas à venir moi-même la rejoindre. Enfin, au bout de quelques jours, qui lui parurent bien

longs, elle vit entrer chez elle notre bon parent, me tenant d'une main et la petite Marie de l'autre. Il est plus facile de comprendre que de peindre le bonheur dont cette excellente mère fut pénétrée, en me revoyant après une si longue absence, et quand elle put de nouveau me serrer dans ses bras et me combler de ses caresses!

La joie de revoir son fils unique et bien-aimé, exerça sur tout son être une si heureuse influence, que dès le lendemain elle se sentit fortifiée, au point de pouvoir se lever et marcher. Mais pendant les premiers jours, elle voulut me tenir constamment dans ses bras ou sur ses genoux, comme si elle eût craint que je ne lui échappasse de nouveau. Elle fit aussi un accueil très-affectueux à ma petite compagne, et la traita comme si elle eût été sa propre fille.

Ma bonne mère éprouvait une joie bien douce, en nous voyant jouer ensemble comme deux agneaux innocents. Je partageais avec ma chère Marie tout ce que l'on me donnait, et je ne manquais jamais de lui

laisser la meilleure part. Je lui fis cadeau de tous mes beaux coquillages, et je m'empressais de lui céder tout ce qui semblait lui plaire.

Les enfants oublient facilement le passé; cependant, nous appréciions d'autant plus notre bonheur, qu'il succédait à des privations et à des peines bien dures pour notre âge.

Combien de fois, pendant notre séjour chez les bohémiens, n'avons-nous pas souffert du froid, de la faim, de la fatigue! Combien de fois aussi, ne fûmes-nous pas obligés de coucher sur la dure, sans abri, exposés à la pluie et à l'intempérie des saisons! Combien de fois, enfin, ne fûmes-nous pas réduits à verser d'inutiles larmes, en voyant nos membres chétifs endoloris par les coups et les mauvais traitements!...

Et maintenant nous étions réunis sous les yeux de ma bonne mère, qui nous prodiguait ses soins, ses caresses, nous instruisait avec douceur, nous encourageait au travail et s'intéressait même à nos jeux, pendant les heures de nos récréations. Nous jouissions,

outre cela, du bonheur d'habiter une chambre bien chauffée, d'avoir de bons vêtements, de recevoir une nourriture aussi saine qu'abondante, et de trouver chaque soir un bon lit, dans lequel nous allions nous reposer, sans que la crainte ou les coups vinssent jamais y troubler notre sommeil.

Eh bien! mon cœur ingrat et irrégénéré jouissait de tous ces biens avec bonheur, il est vrai, mais sans éprouver l'amour et la reconnaissance que je devais à Celui qui est le maître de nos destinées, et duquel nous tenons tout. Mon ingratitude envers Dieu était d'autant plus grande, que je ne m'en apercevais pas; je me contentais de réciter soir et matin des prières apprises auxquelles mon cœur n'avait point de part. Je croyais après cela avoir rempli un devoir, et mes jours se succédaient ainsi les uns aux autres, sans que je m'inquiétasse si mes actions et mes paroles étaient en rapport avec ce que le Seigneur exigeait de moi, et ce qu'il exige encore aujourd'hui de tous les enfants.

Ah! chers enfants qui lirez mon histoire, profitez de mon exemple et de mes malheurs, pour vivre autrement que je n'ai vécu moi-même! Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse. Ne vous contentez pas de réciter, comme j'avais l'habitude de le faire, des prières apprises; mais accoutumez-vous à exposer tous vos besoins au Seigneur Jésus, comme à un ami toujours présent, toujours bon, toujours miséricordieux, que vous n'invoquerez jamais en vain. Demandez-lui de vivre continuellement sous son regard; alors, pénétrés de sa présence et soutenus par son secours, vous éviterez la ruse, le mensonge, et tous les vices qu'il condamne et auxquels se livrent trop facilement ceux qui n'aiment pas le Seigneur. Demandez-lui surtout chaque jour un cœur nouveau, un esprit nouveau, afin que par sa grâce vous deveniez de nouvelles créatures, que vous soyez dirigés par lui, et que vous puissiez avoir part, un jour, à la félicité éternelle, promise dans la parole de Dieu à tous ceux qui auront cru.

Chaque soir aussi, après avoir fait un examen détaillé de votre conduite, repassez dans votre mémoire les événements de la journée, et vous verrez combien vous avez besoin de pardon, combien aussi vous devez de reconnaissance au bon Dieu, pour tous les biens dont chaque jour il vous a comblés. Car c'est de ce bon Dieu, ne l'oubliez pas, que vous tenez la vie, la nourriture, le vêtement; c'est lui aussi qui vous conserve vos parents; c'est de lui, enfin, que vous recevez tout. Rendez-lui donc des actions de grâce pour tout ce dont vous jouissez, car il peut d'un jour à l'autre vous retirer ces biens, vous rappeler à lui, et vous faire rendre compte du talent qu'il vous a confié. Mais revenons à mon histoire.

J'ai dit que ma mère traitait Marie comme sa propre fille; elle ne tarda pas à l'aimer comme son propre enfant, parce qu'elle était aussi soumise qu'obéissante, et prompte à faire tout ce qu'on lui commandait.

J'entre peut-être ici dans des détails trop

minutieux sur les réflexions que mes premières années m'ont suggérées; mais qui n'aime pas à reporter ses pensées vers l'âge heureux de son enfance? Et quel est l'homme qui, après avoir été malheureux par sa propre faute, ne chercherait à préserver de l'infortune ceux qui seraient tentés de marcher dans la même route?

Quoique Marie se plût beaucoup chez nous, et qu'elle fût chérie de ma mère, celle-ci ne laissa point de faire des recherches pour découvrir les parents de ma petite amie : elle avait trop senti elle-même ce que souffre le cœur d'une mère qui a perdu son enfant, pour négliger les moyens de retrouver les parents de mon amie d'infortune.

Comme Marie parlait la langue de notre pays, et qu'elle ne prononçait jamais un mot de hollandais, nous ne pouvions pas deviner que son père était né en Hollande et y demeurait, tandis que sa mère et la bonne chargée de la surveiller étaient Allemandes. Cette circonstance nous induisit en erreur, et rendit vaines toutes nos re-

cherches du côté de l'Allemagne, de sorte que Marie passa chez nous tout l'hiver et même une partie du printemps : elle y resta enfin jusqu'à l'époque où je pus lui cueillir les premières cerises et en remplir son panier.

Un jour Marie et moi nous jouions ensemble avec nos beaux coquillages sous un berceau de chèvrefeuille de notre jardin, et ma mère, assise auprès de nous, était occupée à coudre, lorsque nous entendîmes tout à coup rouler un carrosse qui, à notre surprise, s'arrêta à la porte de notre maison. Un monsieur qui s'y trouvait, demanda à l'un de nos voisins si cette maison était celle de madame Risse. On lui répondit affirmativement, alors il descendit de sa voiture, accompagné d'une dame, comme lui très-richement vêtue. Ma mère se leva aussitôt pour les recevoir. Quant à Marie et à moi, nous regardions de loin, sans oser nous éloigner du berceau. Bientôt nous vîmes entrer dans le jardin les deux personnes étrangères, qui s'avancèrent avec précipitation vers la petite

Marie. Elle fut d'abord un peu intimidée par leur présence ; mais quand elle vit des larmes dans les yeux de la dame, et qu'elle entendit sa voix, elle étendit vers elle ses petits bras, se suspendit à son cou et pleura avec elle : cette dame était sa mère, et ce monsieur son père.

M. Cornélius de Ruyter, c'est ainsi que s'appelait le père de Marie, était un des plus riches négocians de la Hollande. Ses vaisseaux faisaient constamment le voyage des deux Indes et en revenaient toujours chargés de grandes richesses. Il avait plusieurs fils beaucoup plus âgés que Marie, sa fille unique et son dernier enfant. Elle avait trois ans, lorsque sa mère, d'après l'avis des médecins, se décida à faire un voyage dans son pays natal, qui était une province du nord de l'Allemagne.

Elle emmena avec elle sa petite Marie, et se fit accompagner de plusieurs domestiques, dans l'intérêt même de son enfant, qui devait être pour les servantes un objet continuel de soins et d'attentions.

Mais il arrive souvent que la vigilance est d'autant moins exercée qu'il y a plus de personnes chargées d'y apporter leurs soins.

Un jour M. et M.[me] de Ruyter s'étaient rendus à une maison de campagne isolée et entourée d'un jardin. Comme le mouvement de la voiture et l'air de la campagne avaient endormi la petite Marie, on la coucha sous une charmille au fond du jardin, où sa bonne fut chargée de la garder; mais elle eut l'imprudence de s'éloigner un instant, en priant la fille du jardinier de la remplacer. Peu après, celle-ci ayant été appelée par son père pour l'aider dans ses occupations, l'enfant se trouva seule.

Le jardin, très-étendu, avait plusieurs portes, dont l'une, qui se trouvait près de la charmille, était malheureusement restée entr'ouverte. Une femme bohémienne s'en aperçut, entra furtivement par cette porte, prit dans ses bras l'enfant profondément endormie, et s'enfuit avec elle.

A cette époque les bohémiens étaient en

butte à de sévères recherches pour des incendies et des assassinats qu'on leur imputait à tort ou à raison. Le chef de la bande dont nous avons parlé précédemment, avait ordonné à ses gens d'enlever, quand ils pourraient le faire, les enfants des personnes riches, pour les retenir comme otages, ou en faire un moyen de rançon, lorsqu'un bohémien serait arrêté par la force publique. Cet ordre fut la cause de l'enlèvement de la pauvre Marie.

Près du jardin se trouvait un bois, dans lequel la bohémienne disparut avec l'enfant, pour aller rejoindre sa bande, qui changea aussitôt de séjour, et marcha toute la nuit suivante, pour ne point être découverte.

Quand la bonne, chargée de veiller auprès de l'enfant, fut de retour et ne la trouva plus, elle poussa des cris qui retentirent dans tout le jardin et dans toute la maison. M.me de Ruyter tomba évanouie, en apprenant la disparition de son enfant. Son époux fut comme frappé d'un coup de foudre, mais conservant plus de pré-

sence d'esprit et de force morale, il appela du secours, et en même temps il ordonna à ceux de ses domestiques dont les soins n'étaient point nécessaires à M.me de Ruyter, de faire des recherches et de prendre des informations de tous les côtés, pour savoir ce qu'était devenue sa fille unique et bien-aimée.

On ne négligea rien pour la retrouver; tous les moyens possibles furent employés pour découvrir ce qu'elle était devenue, mais ce fut en vain : toutes les recherches demeurèrent infructueuses. Les rusés bohémiens avaient eu soin de donner le change aux domestiques de M. de Ruyter, en répandant le bruit, auprès de quelques paysans des environs, qu'ils avaient rencontré une vieille femme, portant dans ses bras une petite fille qui pleurait beaucoup, et dont les vêtements distingués annonçaient qu'elle devait appartenir à une famille riche : ils ajoutèrent que cette femme avait passé le Rhin. Cette direction étant tout à fait opposée à celle qu'avaient prise les bohémiens, ils purent s'éloigner facilement

sans être découverts ni même poursuivis.

C'est ainsi que les parents de ma petite sœur adoptive avaient éprouvé un chagrin aussi cruel que celui de ma bonne mère : ils avaient même été obligés de le supporter plus longtemps qu'elle. Enfin M. et M.me de Ruyter apprirent par des amis qu'ils avaient à Cologne, que ma mère avait recueilli chez elle un enfant perdu, dont on ne pouvait retrouver les parents. Le portrait qu'on leur en fit, leur rappela si bien les traits de leur enfant, qu'ils partirent sur-le-champ pour venir la chercher dans notre maison. M.me de Ruyter ne pouvait se lasser d'examiner sa petite Marie : elle craignait que son séjour chez les bohémiens, les privations qu'elle avait éprouvées et l'absence des soins maternels, ne l'eussent rendue bien misérable. Quelle fut sa surprise et sa joie, quand elle la retrouva gaie, forte et jouissant d'une santé florissante. L'exercice continuel que nous prenions chez les bohémiens, le grand air et la sobriété, avaient fortifié notre tempérament. Les soins assidus dont nous fûmes

plus tard l'objet auprès de ma bonne mère, exercèrent aussi une heureuse influence sur notre santé.

Les parents de Marie, après s'être arrêtés chez nous pendant plusieurs heures, songèrent au retour; notre petit village ne leur offrait pas de gîte assez commode pour y passer la nuit. Ils demandèrent alors à leur petite fille, si elle était disposée à les suivre; elle leur répondit qu'elle y consentait avec beaucoup de plaisir, si Martin l'accompagnait. Quand ils cherchèrent à lui faire comprendre que je ne pouvais pas quitter ma mère, et qu'elle leur vit faire les préparatifs du départ, elle vint auprès de moi, me serra dans ses petits bras, et s'écria en pleurant: „Non, je ne veux point partir; je veux rester ici auprès de Martin.“ De mon côté, je suppliais ma mère avec larmes, de ne point laisser emmener ma petite amie. M. et M.me de Ruyter furent tellement attendris de cette scène, qu'ils cédèrent enfin aux instances de ma mère, qui les avait invités à plusieurs reprises, à passer la nuit dans notre

maison, et à loger leurs domestiques et leurs chevaux dans celle de mon grand-père.

On espérait pouvoir le lendemain transporter dans la voiture notre petite Marie pendant qu'elle dormirait encore, et nous épargner ainsi à tous deux une séparation pénible. Mais elle ne dormit pas cette fois aussi profondément que le jour où elle fut enlevée par une bohémienne; elle était déjà réveillée depuis longtemps. Moi aussi, je m'éveillai de bonne heure, et je me hâtai de m'habiller. Quand on essaya de nous séparer, on vit de nouveau couler nos larmes, et les moyens de consolation, auxquels on avait recours, ne servaient qu'à augmenter notre douleur. „Ma chère madame Risse, dit enfin M. de Ruyter à ma mère, vous nous avez déjà rendu des services tels que jamais nous ne serons en état de nous acquitter envers vous; veuillez y joindre encore une preuve de votre bonté, en permettant à votre petit Martin de venir passer quelque temps dans notre maison. D'ailleurs, je suis persuadé que peu de jours

suffiront à notre Marie, pour reprendre les habitudes du toit paternel, et lui rendre tellement chères les caresses de ses parents, qu'elle avait perdus de vue, que la séparation de ces deux enfants souffrira chaque jour moins de difficultés. Nous vous promettons de ne rien laisser manquer à votre fils pendant son absence, qui ne sera pas longue, et de vous le ramener nous-mêmes, pour vous mettre à l'abri de toute inquiétude.«

Ma bonne mère ne pouvait se résoudre à me laisser partir; mais ses parents l'y engagèrent, en lui faisant observer qu'elle ne pouvait refuser ce service à M. et M.me de Ruyter, qui le lui demandaient avec tant de sollicitude. Quand j'appris que je devais me séparer de ma mère, j'en fus ému, mais je ne tardai pas à me consoler par l'espérance de la revoir bientôt, et de ramener avec moi la petite Marie. J'avouerai aussi que je n'étais pas insensible au plaisir de voyager dans un beau carrosse; car une passion bien décidée pour les voyages couvait en moi dès mon en-

fance, comme une étincelle qui s'enflamme au moindre souffle, étincelle que toutes mes infortunes n'avaient pu éteindre.

L'affection de Marie pour sa mère se réveilla bientôt au point de lui faire préférer sa société à la mienne.

Arrivé dans la capitale de la Hollande, tout me parut étrange : la superbe maison de M. de Ruyter, ses nombreux domestiques en livrée, la foule des visiteurs qui venaient voir la petite Marie et féliciter ses parents de l'avoir retrouvée, tout était nouveau pour moi. Je n'osais ni courir, ni sauter sur le parquet proprement ciré, et si parfois l'envie m'en venait, les domestiques me le défendaient à l'instant. Lorsque, par distraction, je passais mes mains sur les tables polies comme des glaces, ils ne manquaient pas de me réprimander : enfin, je les voyais constamment autour de moi, pour mettre des entraves à ma liberté et à mes fantaisies, ce qui n'était point de mon goût. Quand je regardais par la fenêtre, je ne voyais que des maisons le long d'un canal, et beaucoup de

monde en mouvement sur les bords; j'essayais plusieurs fois de descendre pour me mêler à la foule, mais on m'en empêchait toujours en me disant que je m'exposerais à bien des dangers. Un jour je m'amusais à lancer en l'air une balle, qui tomba, par hasard, dans un beau vase de porcelaine, sans cependant le briser. Un domestique s'empara aussitôt de cette balle, que j'aimais beaucoup, et ne me la rendit jamais. Cet acte me parut fort arbitraire, parce que la balle était ma propriété, et finit par m'inspirer de l'aversion pour mes Argus, que j'avais encore le malheur de voir à mes côtés toutes les fois que nous sortions de la maison. De plus, Marie n'était plus, comme autrefois, ma compagne assidue; beaucoup de petites filles venaient la voir chaque jour, et ne s'arrangeaient guère de ma société.

Il me semblait que Marie ne m'aimait plus autant, de sorte que je commençais à regretter ma mère et à désirer de retourner auprès d'elle; mais je n'osais pas exprimer tout haut ce désir de mon cœur,

quand une circonstance imprévue vint à mon aide. Me trouvant un jour seul devant une cheminée, je cherchai à me désennuyer en traçant, avec un charbon, des figures sur une large dalle placée devant le foyer. Voulant ensuite essuyer mes mains, noircies par le charbon, je pris un tapis étendu sur une table; mais je fus vivement grondé par un domestique, qui entra au moment où je transformais en essuie-mains un objet qui avait une tout autre destination. Je n'hésitai plus alors à dire tout haut, que je voulais retourner auprès de ma mère. M. et M.me de Ruyter, auxquels on en parla à table, y consentirent aussitôt, tout en continuant à me témoigner beaucoup de bienveillance.

La séparation ne fut plus une chose bien pénible, ni pour l'un ni pour l'autre. Cependant, comme Marie était plus sensible que moi, elle versa quelques larmes, bientôt séchées par la promesse que lui firent ses parents, de me ramener un jour auprès d'elle. Quant à moi, je me

sentis si heureux de retourner auprès de ma mère, que pas une larme ne vint humecter mes paupières.

L'amour que les hommes éprouvent les uns pour les autres, n'est qu'un sentiment précaire, capricieux et tellement mobile, que les circonstances les plus indifférentes en apparence suffisent, comme nous venons de le voir, pour affaiblir l'affection la plus tendre et en apparence la plus durable. Mais il en est autrement, lorsque Dieu est l'objet de cette affection. Alors elle est aussi vraie, aussi constante que la première l'est peu, et les années, au lieu de l'affaiblir, ne font que la cimenter, parce qu'elle se fortifie et se nourrit par les prières, que des amis chrétiens adressent journellement l'un pour l'autre à Celui qui donne et ôte les biens quand il lui plaît.

M. de Ruyter, fidèle à la promesse qu'il avait faite à ma mère, me ramena lui-même auprès d'elle, et lui offrit, en nous quittant, un cadeau d'une grande valeur, qu'elle n'accepta que pour ne point l'offenser. Il

lui remit aussi plusieurs présents pour le vénérable ecclésiastique qui nous avait rachetés des mains des bohémiens, et il ajouta chaque année un supplément considérable à ses modiques revenus. Les dernières paroles que M. de Ruyter m'adressa en nous quittant, furent pour moi une preuve bien précieuse de la tendresse qu'il m'avait vouée: „Martin, me dit-il, je ne cesserai d'avoir pour toi la sollicitude d'un père: pour te le prouver, je ne négligerai aucun des moyens en mon pouvoir pour que tu reçoives une éducation distinguée et que tu deviennes par la suite un homme vertueux et instruit."

Le bonheur de me retrouver auprès de mon excellente mère me fit entièrement oublier la petite Marie pendant plusieurs jours. Mais quand une fois l'habitude de ce bonheur en eut affaibli le sentiment, il me manquait une compagne, une amie, qui avait souvent été ma consolation dans mes moments de tristesse, et qui avait ensuite partagé avec moi bien des jours heureux dans notre maison. Tout me la rappelait...

Je voyais dans notre jardin son petit parterre, dont les fleurs avaient été plantées par mes mains; dans le berceau, la petite chaise sur laquelle elle s'asseyait à côté de moi; à table, sa place vide; tout enfin réveillait son souvenir dans mon esprit. J'éprouvais alors un sentiment de tristesse, et je demandais à ma mère quand Marie reviendrait auprès de nous. Lorsqu'elle me donnait l'espérance de la revoir bientôt, je rassemblais et j'arrangeais dans un ordre symétrique les beaux coquillages, dont je lui avais fait cadeau; j'arrosais les fleurs de son parterre, je donnais des soins assidus à un poulet qui lui appartenait: je faisais, en un mot, tous ces apprêts avec autant d'attention que si j'avais dû recevoir sa visite le jour même ou le lendemain. C'est ainsi que je m'occupais souvent de mon amie absente, tout en jouissant du bonheur de vivre sous le toit paternel. Je vécus ainsi jusqu'à ma dixième année. J'étais vif, mais sensible et facile à diriger par la douceur.

Le maître d'école de notre village, char-

gé de mon instruction, donnait souvent sur ma conduite et mes capacités des renseignements très-favorables à ma bonne mère, qui me témoignait alors sa vive satisfaction, en me serrant dans ses bras et en m'inondant de douces larmes.

L'absence de mon père et l'incertitude de la situation où il se trouvait, mêlaient toujours un peu de tristesse à nos instants de bonheur, et nous jetaient souvent dans une vague inquiétude. Il ne nous avait écrit qu'une fois depuis son départ, c'était quelques mois après mon retour d'Amsterdam. Sa lettre, datée du Cap, ne renfermait que des détails satisfaisants pour nous, mais ce fut, hélas! la seule que nous reçûmes de sa part.

Les parents de ma mère, très-avancés en âge, ne tardèrent pas à être appelés en jugement par Celui qui, d'un jour à l'autre, peut nous y appeler tous. Ils moururent avec cet espoir ferme et consolant, qui les avait guidés pendant leur carrière, comme une étoile brillant d'un doux éclat. Je veux parler ici de la foi

vivante et efficace qui les avait soutenus, dirigés, consolés et affermis pendant leur pèlerinage ici-bas. Pénétrés tous deux de leur misère, de leur incapacité à faire le bien par eux-mêmes, ils avaient pris l'heureuse habitude de vivre en présence de Jésus leur Sauveur, de lui exposer tous leurs besoins, et de lui demander chaque jour et à chaque instant les forces nécessaires pour vivre selon les préceptes de l'Évangile qu'ils lisaient assidûment, avec prière et respect. Ce divin Sauveur, qu'ils avaient aimé, honoré et servi pendant leur vie, a été aussi leur espoir et leur consolation à l'heure de la mort. Voilà pourquoi ils ont vu avec calme ce roi des épouvantements s'approcher d'eux; voilà pourquoi à cette heure solennelle ils ne se rappelaient leurs péchés que pour rendre grâces à Celui par lequel seul ils pouvaient être sauvés. Voilà pourquoi, enfin, ils ont quitté ce monde avec joie : en disant avec l'apôtre (Philippiens I, 23) : „Mon désir est de partir de ce monde, et d'être avec Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur.“

Peu après, la santé de ma mère s'altéra au point de l'obliger à garder le lit. Un jour, qu'elle souffrait beaucoup, un capitaine de marine, né dans nos environs, étant venu voir ses parents, nous apprit que le vaisseau sur lequel s'était embarqué mon père, avait été assailli par une tempête dans la mer des Indes, qu'il avait fait naufrage, et que probablement aucun homme de l'équipage n'avait été sauvé. Cette triste nouvelle ne paraissait que trop certaine, car depuis ce sinistre on n'avait entendu parler d'aucun des naufragés; donnée brusquement par le rude marin, elle affecta si vivement ma pauvre mère que, dès lors, sa santé déclina visiblement. Quoique élevée par des parents chrétiens, elle ne pouvait parvenir à maîtriser sa douleur, en pensant qu'elle allait bientôt me laisser seul et orphelin sur la terre. Elle écrivit à l'ecclésiastique qui m'avait racheté des bohémiens, pour le prier de vouloir bien être mon tuteur. Il accepta cette charge, et promit d'être pour moi un second père. Il prit cet engagement

de vive voix, devant le lit de ma mère, qu'il s'était hâté de venir voir. Ses fonctions pastorales ne lui permettant pas de s'absenter longtemps, il profita de tous les instants qu'il passa près de nous, pour la préparer dignement à la mort, en l'adressant à Jésus, comme au seul sauveur des âmes. Ses prières ferventes ramenèrent un peu de calme dans son âme abattue; elles finirent même par lui rendre le repos, au point qu'au lieu de pleurer sur mon avenir, elle put voir approcher avec tranquillité le moment de notre séparation, persuadée que le Seigneur exaucerait ses prières et aurait soin de moi.

Après m'avoir ainsi placé par ses vœux sous la protection de l'Eternel, cette bonne mère prit congé de son digne parent, en lui disant: „Au revoir," comme si elle eût voulu lui faire entendre qu'elle espérait le retrouver un jour là où il n'y aura plus de séparation.

Je ne quittais plus son lit; je souffrais de la voir malade, mais je ne pensais pas qu'elle pût mourir. Cependant ses forces

diminuaient considérablement, et sa voix était devenue si faible, que je ne pouvais l'entendre que de près. „Mon cher Martin," me dit-elle, „je vais quitter cette terre, pour aller auprès du bon Dieu, qui m'a fait la grâce d'avoir été élevée, dès mes plus jeunes ans, pour le monde futur, où je suis appelée à entrer. Bientôt tu n'auras plus ni père ni mère; mais le bon Dieu les remplacera l'un et l'autre auprès de toi. Aime-le donc de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et montre-lui ton amour par tes œuvres. Ne néglige jamais la prière; qu'elle soit non-seulement ta première et ta dernière occupation de la journée; mais demande au Seigneur de t'enseigner et de t'aider à prier sans cesse, suivant le précepte de l'apôtre. Demande-lui de changer ton cœur et de le régénérer, afin que par sa grâce tu deviennes une nouvelle créature. Mais demande-lui d'abord de t'apprendre à connaître toute la méchanceté de ton cœur naturel, afin que tu sentes vivement le besoin d'être racheté par Jésus, notre divin Sauveur, mort pour tous

ceux qui croient en lui. Souviens-toi que tu vis en sa présence, tous les jours de ta vie; lis et médite la Bible, la parole de Dieu; mais surtout n'oublie jamais que cette lecture, pour être faite avec fruit, doit toujours être précédée et suivie de la prière.« En prononçant ces dernières paroles, ma pauvre mère appuya sa tête sur son oreiller, ferma les yeux et devint très-pâle.

Une douleur poignante, et qui m'était demeurée inconnue jusqu'à ce moment, me serra le cœur : j'avais vu enterrer mon grand-père et ma grand'mère, je ne pus supporter l'idée de voir ainsi disparaître ce que j'avais de plus cher au monde. „Ma mère," m'écriai-je, en sanglotant; ô ma bonne mère! vous ne devez pas mourir!« Elle fit encore quelques pénibles efforts pour soulever sa main droite et la placer sur ma tête, comme si elle voulait me donner sa bénédiction. Ensuite sa respiration devint plus faible et plus lente : enfin elle ne donna plus aucun signe de vie.

Une de mes tantes, qui l'avait soignée pendant sa maladie, lui porta la main sur le front, sur la bouche, et sentant que son corps se glaçait, elle me dit : „Mon pauvre Martin, ta mère est morte : console-toi, en songeant que si tu es sage, tu la reverras un jour dans le ciel.“

J'étais encore bien jeune, et cependant ma douleur fut cruelle : je sentais que rien ne peut remplacer une mère, et je pleurais amèrement. Je ne trouvais aucune chose qui pût me soulager, parce qu'alors je ne connaissais ni le Seigneur, ni les consolations dont il est la source. J'allais me trouver seul dans notre maison, avec ma tante et une vieille servante. Personne, me disais-je, ne me demandera plus : Martin as-tu faim? es-tu fatigué? veux-tu te coucher? paroles d'une tendre sollicitude, auxquelles j'étais habitué, et que mon excellente mère m'avait encore adressées le dernier jour de sa vie.

Je ne voulus d'abord pas quitter la couche où reposait sa dépouille mortelle. Cependant vers le soir, me trouvant seul et dans

l'obscurité, j'eus peur et je passai dans la cuisine où il y avait de la lumière et où se trouvaient ma tante et notre servante.

Personne ne pleura ma mère autant que moi, notre servante et une de nos voisines qui, de tout temps, avait été une amie de notre maison. Ma tante paraissait moins affligée; je devais loger chez elle; mais j'aimais mieux rester chez notre voisine, parce qu'elle me chérissait et avait toujours témoigné beaucoup d'affection à ma mère. C'est aussi chez elle que se retira notre vieille servante. Je n'étais bien nulle part. Quand je regardais par la fenêtre, et que je voyais notre maison, je m'y sentais entraîné irrésistiblement; mais quand j'y arrivais et que je me trouvais seul je ne pouvais y rester.

Le jour de l'enterrement étant arrivé, on descendit sous terre le cercueil renfermant les dépouilles mortelles de ma mère chérie. Je recommençai alors à pleurer et à sangloter si fort, que notre servante me dit : Ne t'afflige pas tant, pauvre enfant; cela te brisera le cœur. Le vénérable ec-

clésiastique, notre parent, dont j'ai déjà parlé, assistait aussi à l'enterrement, et il fut si vivement ému, qu'il essuya plusieurs fois ses larmes.

Quand la cérémonie funèbre fut terminée, il me prit par la main et me conduisit dans la maison de mes aïeuls défunts, où il s'était arrêté en arrivant, et où demeurait ma tante, qui lui était aussi alliée.

„Martin, me dit-il, ta bonne mère est maintenant, auprès du bon Dieu : son repentir et sa foi m'en donnent l'assurance. Je ne doute pas que tu n'aies le désir de la rejoindre un jour. Pour cela, mon enfant, il faut que tu connaisses le chemin qui conduit à la vie : je vais t'emmener avec moi ; tu seras mon fils chéri : je t'apprendrai à connaître et à observer les commandements du Seigneur, afin que, semblable à l'enfant Jésus, tu croisses non-seulement en stature, mais aussi en sagesse devant Dieu et devant les hommes.“

Ces paroles bienveillantes soulagèrent mon cœur affligé, et je ne quittai plus ce nou-

veau soutien que m'envoyait la Providence de Dieu dans cette heure de tristesse et de délaissement. Ma mère avait remis à ce digne parent une note exacte de tout ce que nous possédions en meubles et en immeubles. Mon tuteur pria le maire de notre village d'en prendre acte en présence de quelques témoins ; et après avoir mis nos affaires en ordre, il fit emballer tout ce ce qui pouvait m'être nécessaire. J'y joignis aussi la collection de coquillages de Marie. Le frère de notre servante, vieil invalide, fut logé dans notre maison et chargé de veiller sur les objets qui ne pouvaient être emportés.

Trois jours après, je partis avec mon tuteur, acceptant avec plaisir et avec reconnaissance l'asile qu'il m'offrait chez lui. Il m'aima bientôt comme son propre fils, et sa sœur ne me témoigna pas moins d'affection. C'étaient de bien bonnes gens, des chrétiens véritables, chez lesquels je passai une vie douce et calme. Le matin, après avoir fait une prière en commun, mon cher parent m'emmenait dans sa chambre

où il me faisait étudier. Je profitais de ses leçons et je travaillais avec ardeur; car l'étude a toujours eu beaucoup d'attraits pour moi. Je finissais souvent la tâche qu'il m'avait donnée beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait, et cela lui faisait craindre que je ne l'eusse faite avec négligence; mais quand il voyait qu'il avait eu tort de mal augurer de la vitesse de mon travail, il me témoignait sa vive satisfaction, et m'engageait à persévérer dans la bonne voie où j'étais entré. En été, je profitais de toutes mes heures de récréation pour aider ma mère adoptive dans les travaux du jardinage; ce qui l'engageait à me donner pour ma récompense les fruits les meilleurs et les plus mûrs.

J'avais en outre, dans mes moments de loisir, autant de liberté que j'en désirais. Les attentions et les soins dont j'étais l'objet dans la maison de cet excellent ministre du Seigneur, ne m'empêchaient pas de penser souvent à ma bonne mère. Dès ma dixième année je commençai à me livrer à des réflexions et à des recherches témé-

raires, qui, plus tard, me lancèrent dans un océan de doutes, où je continuai d'errer, jusqu'à ce que j'eus atteint le port du salut, dans lequel j'ai enfin trouvé le calme et la sécurité. — Où peut être ma mère? me disais-je. Mon tuteur m'assure qu'elle est auprès de Dieu; mais Dieu est au ciel, et ma mère n'y est pas, puisqu'on l'a déposée dans la terre. D'ailleurs on ne voit au ciel qu'un air transparent et bleuâtre, où personne ne pourrait marcher ni se soutenir.

On me dit que les bienheureux chantent des hymnes et louent le Seigneur; cependant ma mère une fois morte, ne pouvait plus remuer ses lèvres! Comment pourrait-elle chanter?... Un jour j'osai confier mes doutes à ce sujet à mon digne protecteur. Il tâcha de me faire comprendre que dans notre corps habite une âme immortelle que celle de l'homme pieux qui a cru au nom de Jésus, par lequel seul nous pouvons être sauvés, va rejoindre la divinité après la dissolution du corps, qui est mis en terre comme un germe pour la résurrection;

qu'il n'y a que les hommes, parmi les êtres animés, qui puissent voir Dieu après leur mort, l'esprit humain étant seul capable de connaître son auteur.

Je lui demandai encore comment je pouvais apprendre à connaître Dieu sans le voir. „Pendant cette vie terrestre," me répondit-il, „tu vois par le moyen d'un œil matériel; mais comme Dieu est un esprit pur, tu ne peux par conséquent le connaître que par ton esprit. Tu le verras un jour, quand ta vue sera toute spirituelle. En attendant, tu peux apprendre à le connaître par sa parole. Tout dans cette parole de vie te parle de sa puissance, de sa bonté, de sa justice, de son amour et de sa gloire. Tout nous le montre comme un être parfait, duquel nous tenons la vie, le mouvement et l'être, tout, enfin, ce que nous possédons et ce que nous sommes."

Quoique ces paroles ne fussent pas encore bien intelligibles pour moi, elles se gravèrent cependant au fond de mon cœur, de manière à ce que plus tard elles me

consolèrent dans mes moments de tristesse et d'épreuve; elles furent même souvent pour moi un soutien et un guide, lorsque mon esprit, assiégé par les doutes, allait se perdre dans l'abîme.

Mon tuteur m'avait dit plusieurs fois : „Martin, il me semble que tu devrais faire des études complètes; tu as des talents et de bonnes dispositions qui, étant développées et bénies par le Seigneur, pourraient faire de toi un homme utile à ses semblables, un prédicateur de la bonne nouvelle du salut gratuit, qui nous est offert par Jésus.“ Cette proposition me sourit d'abord, parce que je ne connaissais ni mon cœur, ni ses penchants, qui me portèrent plus tard à embrasser une tout autre carrière.

J'avais déjà passé quelques années dans la maison de mon père adoptif, lorsque son domestique reçut à la jambe un coup de pied de cheval, qui ne tarda pas à lui causer de vives douleurs. Le barbier du village, vrai charlatan, fut consulté à ce sujet, et il lui donna un onguent qui

empira la plaie. Je me souvins alors que la vieille bohémienne m'avait fait connaître une herbe dont le suc était un remède efficace pour de pareils maux, et je demandai à mon tuteur la permission d'aller en chercher dans les champs.

Il ne se contenta pas de me le permettre, mais il m'accompagna lui-même, et nous ne tardâmes pas à trouver le spécifique dont la vertu m'était si bien connue. Après en avoir exprimé le suc, j'en fis des compresses que j'appliquai sur la jambe malade de ce pauvre domestique. Au bout de quelques jours, il fut guéri et assez fort pour reprendre sans danger le cours de ses occupations habituelles.

Ma cure fut bientôt connue dans les environs et me valut de nouvelles pratiques. Un jour une paysanne m'amena son fils, qui depuis plusieurs années souffrait d'une plaie profonde provenue de la même cause. Elle s'était d'abord présentée à mon protecteur, en lui demandant si le jeune docteur qui logeait chez lui, ne voudrait pas entreprendre la guérison de son fils. Je me trouvais

à côté de celui qui me tenait lieu de père, au moment où cette question lui fut adressée, et j'avoue que mon amour-propre ne fut pas insensible au titre de docteur dont m'honorait cette bonne femme. Cependant je n'osais point lui répondre en présence de mon tuteur, qui lui fit des reproches sévères de ce qu'elle dédaignait le secours d'un médecin habile, pour accorder une confiance aveugle à un enfant qu'elle ne connaissait pas. „Mon cher monsieur, lui dit la paysanne, Dieu peut guérir par les petits moyens comme par les grands, par les ignorants comme par les savants. J'ai déjà consulté des médecins très-instruits; je n'ai été arrêtée par aucun sacrifice, parce qu'il s'agissait de guérir mon fils unique et bien-aimé; mais tout a été inutile jusqu'à ce jour: Voilà pourquoi je viens à la fin m'adresser à votre jeune docteur.“

La bonne femme fut très-étonnée, quand mon parent lui apprit que le célèbre docteur qu'elle cherchait, se trouvait à ses côtés: j'avais alors treize ans, et mon extérieur était loin d'avoir toute la gravité d'un

disciple d'Esculape, consommé dans l'art thérapeutique. Elle persista néanmoins dans sa demande. Je me rappelai alors quelques herbes que les bohémiens avaient employées dans un cas analogue. Cependant comme elles renfermaient un principe vénéneux, mon tuteur ne voulut pas d'abord me permettre d'en faire usage; mais ayant été rassuré sur les vertus de ces plantes par quelques détails qu'il trouva dans un vieux livre de médecine de sa bibliothèque, il me permit encore en cette occasion la pratique de mon art, qui, comme la première fois, fut couronnée du plus heureux succès. La plaie se ferma peu à peu, et fut plus tard complétement cicatrisée.

Ce qui me procura beaucoup plus de plaisir que le titre de docteur et les éloges dont je fus comblé, c'est la permission que j'obtins dès ce moment de lire le vieux livre de médecine de mon tuteur. Ce livre renfermait des gravures sur bois assez peu remarquables par la finesse de l'exécution, mais avec les explications

du texte, elles parvenaient à faire reconnaître assez bien les plantes qu'elles représentaient. Ce fut pour moi une heureuse trouvaille. Avec la permission de mon tuteur, j'examinai tous les livres de sa bibliothèque qui traitaient de botanique et de médecine. J'en trouvai plusieurs que mon parent avait hérités d'un ancien docteur; mais il les avait mis à l'écart, comme lui étant tout à fait inutiles. Rien n'eut au contraire plus d'attraits pour moi que l'étude de ces ouvrages; étude d'autant plus utile, que je voyais de jour en jour augmenter le nombre de mes patients, et que je pus les traiter avec plus d'habileté, ou les congédier, en leur avouant franchement ne point connaître de remède pour leur mal.

„Mon fils," me dit un jour mon père adoptif, „tu as été assez heureux jusqu'à ce jour, pour que les remèdes dont tu as fait usage, aient produit de bons résultats; il est temps néanmoins de prendre un parti sérieux : si la carrière médicale est réellement ta vocation, il faut cesser tout

empirisme et étudier la médecine d'une tout autre manière. Mais c'est en présence de Dieu; ce n'est qu'après avoir beaucoup prié, pour savoir quelle est sa volonté à ton égard, que tu dois prendre une résolution définitive. Prie sans relâche, demande à ce grand Dieu l'assistance de ses lumières et de sa grâce, pour entrer dans la carrière que tu auras à parcourir sur cette terre. Pour moi je vais te transmettre le meilleur héritage dont je puisse disposer: je veux te préparer par une instruction chrétienne à la Confirmation et à la Sainte-Cène." Aucun autre maître n'eût été plus capable de me conduire, de me diriger et de m'instruire dans les vérités importantes du christianisme. „Le cœur de l'homme, me disait-il, est rusé et désespérément malin," et il profitait de toutes les occasions qui se présentaient, pour m'apprendre à connaître en particulier la perversité du mien. Puis, après m'avoir montré à quel point j'étais coupable, ingrat, hypocrite, après m'avoir dévoilé toute l'étendue de ma misère, la profondeur de la cor-

ruption naturelle à l'homme, son incapacité à faire le bien par lui-même; après m'avoir ouvert les yeux sur l'orgueil qui m'avait dirigé dans toutes les bonnes actions que j'avais faites en ma vie, et dont je me vantais en secret; enfin, après m'avoir démontré clairement, que je n'étais qu'un pauvre misérable pécheur, incapable de me sauver par moi-même, il se hâtait de me faire connaître le remède propre à guérir tous mes maux. C'est ainsi que ce tendre père, tout en me dévoilant d'un côté l'étendue de mon mal, me présentait de l'autre ce qui seul pouvait me guérir et me sauver. „Jésus," me disait-il, „est venu au monde pour sauver les pécheurs: le salut qu'il nous offre est gratuit; il ne nous demande que notre cœur en échange de ce bienfait et de tant d'autres bénédictions dont il nous comble chaque jour. Mon enfant, nous dit-il, donne-moi ton cœur." Puis il ne manquait jamais d'appuyer les vérités qu'il m'enseignait, par des passages bibliques, propres à me convaincre sans réplique.

Entre mille, j'en citerai quelques-uns, qui m'ont particulièrement fait du bien dans le cours de ma vie.

Jean III, 16. „Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Jean III, 18. „Celui qui croit en Jésus ne sera point condamné; mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.“

Jean III, 36. „Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui ne croit pas au Fils, ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.“

Mon cher tuteur ne cherchait pas seulement à m'instruire dans la sainte parole de Dieu, mais il mettait tous les jours en pratique les préceptes qu'elle renferme. Sa vie était tellement en rapport avec tous ses discours, qu'on ne pouvait l'entendre, sans faire un retour sérieux sur soi-même. Mais tous ces enseignements si utiles, si vrais et si bien donnés que je recevais de

lui, avaient convaincu mon esprit sans pénétrer assez avant dans mon cœur pour le changer. Tellement il est vrai que l'homme le plus pieux et le meilleur chrétien ne peuvent pas changer notre cœur, mais que c'est à Dieu seul qu'il appartient de faire de nous de nouvelles créatures.

Peu avant ma première communion, je fus assiégé par de nouveaux doutes, et je dis à mon tuteur : „Le soleil se lève et se couche encore comme du temps où Jésus-Christ parut sur la terre : la nuit et le jour se succèdent de même; les eaux suivent les pentes et ne les remontent pas; pourquoi se fit-il alors des miracles qui contrariaient les lois de la nature, et pour quelle raison n'en voyons-nous plus aujourd'hui?" — „Mon fils," me répondit mon tuteur, qui réfutait toujours mes objections avec calme, „tu vois ici sur la table un verre rempli d'eau : ce verre est si compacte, que ni l'eau ni la poussière la plus fine ne pourraient traverser ses parois. Mais si un rayon de soleil éclaire

notre chambre, il traversera bientôt et le verre et l'eau qu'il contient; il éclairera même la partie de la table opposée au verre. Si la lumière n'avait jamais paru, personne ne pourrait se faire une idée d'une semblable merveille, qui cependant se répète tous les jours. Or, il existe encore une autre lumière, si pure et si brillante, que le soleil, placé à côté d'elle, ne serait plus qu'un globe obscur. Et de même que l'astre du jour réveille à son retour toute notre activité, et rend pour ainsi dire la vie à tous les êtres; de même cette lumière des lumières qui surpasse infiniment toute lumière physique, est le Père, le Créateur de toute vie. C'est par elle qu'ont été produites toutes les choses dès le commencement du monde, et c'est par elle aussi que tout se soutient et se conserve. (Jean I, 3.)

„Quand nous sommes placés dans l'ombre projetée par un mur élevé, nous ne voyons pas tout l'éclat du soleil; la clarté ordinaire du jour peut seule nous atteindre. Mais il y a quelquefois des fentes dans ce mur, à travers lesquelles passent les rayons brillants

du soleil. C'est ainsi que le principe de toute lumière a quelquefois agi d'une manière extraordinaire sur sa création. Nous appelons ces incidents des miracles, et ils peuvent avoir lieu de nos jours, aussi bien que dans les temps passés, lorsque la sagesse divine les juge convenables; et il n'appartient pas à une intelligence aussi faible et aussi bornée que la nôtre, de calculer l'opportunité de ces exceptions dans le cours habituel de la nature.“

C'est ainsi que mon tuteur rendait toujours sensible par des exemples, ce qui me paraissait obscur, ou ce qui au premier abord me semblait choquer ma raison. Il m'a souvent répété, et l'expérience m'en a convaincu plus tard, que l'homme prend quelquefois pour loi de sa raison, ce qui n'est qu'une mauvaise disposition de son cœur. Demandez à Dieu de changer votre cœur, de l'épurer, et vous comprendrez mieux, vous apprécierez davantage, vous serez même réjouis par des vérités, que votre esprit, obscurci par des penchants terrestres, considérait comme des erreurs.“

A cette époque, mon cher tuteur me jugeant suffisamment instruit des vérités importantes du christianisme, me permit de prendre part à la Sainte-Cène avec les autres fidèles de son Église. Mais auparavant il m'exhorta à plusieurs reprises, suivant le précepte de l'apôtre S. Paul, à m'éprouver moi-même en présence du Seigneur. Il me réitéra aussi en cette occasion tout ce qu'il m'avait dit sur l'efficacité de la prière, et fidèle à son habitude, d'appuyer ses exhortations par des passages bibliques, il m'en cita plusieurs, que j'indique ici, pour nous prouver qu'il faut toujours prier et ne se relâcher point.

Psaume L, 15. „Invoque-moi au jour de ta détresse; je t'en délivrerai, et tu m'en glorifieras."

Marc XI, 22-24. „Aie foi en Dieu. Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé."

Luc XVIII, 1. „Il faut toujours prier, et ne se relâcher point."

Jacques V, 16. „La prière du juste,

faite avec zèle, est d'une grande efficace."

1 Thess. V, 17. „Priez sans cesse."

Matth. VII, 7. „Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et on vous ouvrira."

Que serais-je devenu sans ces principes de foi, dans les moments d'épreuve, où mon âme courut plus tard les plus grands dangers?

Il y a longtemps que je n'ai parlé de M. de Ruyter. On sera peut-être porté à croire qu'il m'avait complétement oublié, et que les promesses, faites en me quittant, s'étaient effacées de son esprit. Mais cet homme généreux était incapable d'un tel oubli. J'ai dit plus haut qu'il était toujours en correspondance avec mon tuteur, et qu'il lui envoyait tous les ans une somme assez considérable pour l'aider dans ses aumônes et dans les dépenses de sa maison. Chacune des lettres que mon tuteur en recevait, nous offrait une nouvelle preuve de son attachement et de son affection pour moi. Il s'intéressait beaucoup à mes progrès, et quand mon tuteur, toujours in-

dulgent à mon égard, parlait de moi avec éloges, il témoignait chaque fois une vive satisfaction.

Ce bon M. de Ruyter avait pris une très-vive part à la douleur que j'avais éprouvée à la mort de ma mère. Lorsqu'il apprit que les sciences naturelles m'intéressaient particulièrement, il convint avec mon tuteur, de me faire étudier la médecine dans une université, et il promit de se charger à lui seul de tous les frais de mon éducation. Sa générosité alla même au delà de cet engagement.

Je ne pus quitter mes parents adoptifs sans verser beaucoup de larmes; ils furent aussi très-attendris en me disant adieu, car ils m'avaient toujours traité et aimé comme si j'eusse été leur propre fils : l'affection qui nous unissait, différait beaucoup des sentiments ordinaires qui existent entre tuteurs et pupilles.

Il fut décidé que je me rendrais d'abord au collége de Nimègue, et qu'en sortant de là, je suivrais les cours de l'université de Leyde ou de celle d'Utrecht.

Quand j'arrivai à la plaine qui s'étend devant Nimègue, à cette malheureuse plaine, où neuf années auparavant j'avais cherché mon père, et où j'étais tombé entre les mains des bohémiens; quand je revis ces vastes bruyères et quelques vieux pins qui croissent çà et là dans ces lieux solitaires, tout le passé se déroula devant moi et me plongea dans la tristesse.

Je me rappelai mes anxiétés quand je me vis seul, au milieu d'une foule de figures inconnues, sans pouvoir retrouver mon père, et je me rappelai aussi ma frayeur quand je devins la proie des hideux bohémiens. Je me représentai enfin les souffrances cruelles de ma pauvre mère, quand elle me crut perdu. Le vide de cette plaine immense me fit sentir mon isolement dans ce monde: j'étais orphelin; j'avais perdu, jeune encore, les auteurs de mes jours. Je m'abandonnai à de longues réflexions sur ma destinée, et je ne pus m'empêcher de reconnaître avec quelle sagesse Dieu avait rattaché, l'un à l'autre, tous les incidents de ma vie passée.

Ce fut sans doute un événement fort triste, me disais-je, d'être pris par des bohémiens : je fus bien maltraité par eux; mais sans ce malheur passager, je n'aurais jamais, peut-être, été le pupille et l'élève de celui qui me tenait à présent lieu de père, car il venait rarement nous voir, quoiqu'il fût notre parent. Je n'aurais pas non plus connu M. de Ruyter, ni pu étudier la médecine avec les avantages que me procure sa générosité.

Ne faut-il pas reconnaître dans toutes ces circonstances le doigt de Dieu et la sollicitude toute particulière avec laquelle ce père tendre et miséricordieux veille sur nous. Oui, c'est l'Éternel, je le sens aujourd'hui mieux que je ne le sentais alors, qui a fait tourner en bien tous les événements qui me paraissaient arriver pour mon malheur. Notre vue faible et bornée ne peut concevoir quel est le but que Dieu se propose quand il nous fait passer par des chemins raboteux, par des routes pénibles dont lui seul connaît l'issue. Ah! si nous nous laissions toujours gui-

der par lui comme par un bon père, si nous nous abandonnions avec confiance à sa volonté, nous nous épargnerions bien des peines, bien des soucis, bien des chagrins.

Le legs spirituel que j'avais reçu de mon tuteur m'était précieux; comment se fit-il donc que plus tard je retombai dans des doutes lâches et absurdes, et que j'échangeai de nouveau la terre ferme contre un sable mouvant? Je ne le compris pas alors; mais j'ai eu dans la suite, plus d'une fois, l'occasion de voir que c'est parce que mes convictions tout en étant gravées dans mon esprit, n'avaient pas pénétré jusque dans mon cœur.

L'instruction solide que j'avais reçue de mon père adoptif, me fit aussitôt admettre dans une classe supérieure, où, grâce à mon goût décidé pour le travail, je fis des progrès rapides sans le secours de l'émulation, sentiment souvent très-égoïste et alors blâmable. Je m'acquittais toujours avec une scrupuleuse exactitude de la tâche que m'imposaient mes maîtres; il me restait

néanmoins encore assez de loisir pour me livrer à mon étude favorite, et m'occuper d'herborisation et d'histoire naturelle.

J'avais renoncé à tout empirisme et cessé mes cures merveilleuses, parce que mon tuteur me les avait expressément défendues. L'ardeur avec laquelle je poursuivais mes études, jointe à mon goût pour l'histoire naturelle, préservèrent ma jeunesse de bien des dangers, en m'éloignant des réunions de mes condisciples, où on se livrait aux excès de la boisson et à la passion du jeu. Je me trouvais à une telle proximité de mes parents adoptifs, que je pouvais aller les voir toutes les fois que nous avions quelques jours de congé, et je ne laissais jamais échapper ces occasions sans en profiter. J'éprouvais toujours un double plaisir à me retrouver dans la maison de celui qui m'avait élevé comme son propre fils, j'étais là pour ainsi dire sous le toit paternel; puis je partageais bien vivement le bonheur que mes parents éprouvaient à me revoir et à lire les bons témoignages de mes maîtres relative-

9..

ment à mes études et à ma conduite au collége.

On me jugea enfin capable de suivre les cours de l'université. Je quittai le collége de Nimègue, muni de bons certificats, et je me rendis aussitôt à Leyde, selon les vœux de mon tuteur et de M. de Ruyter. Plus j'avançais dans la carrière dont j'avais fait choix, plus j'y prenais plaisir, me sentant entraîné par le double motif du goût et du devoir. J'étais comme un oiseau qui dans le principe ne pourrait se servir que de ses pieds pour avancer, et qui plus tard doublerait sa vitesse, en y joignant le secours de ses ailes.

Je ne saurais dire avec quel plaisir, avec quelle ardeur je suivis les cours de l'université. Je ne pouvais me lasser de travailler et d'apprendre. En été, je me levais avec le soleil, en hiver même le désir d'acquérir de nouvelles connaissances ne me permettait pas de rester au lit après cinq heures du matin. Ma santé aurait peut-être souffert de cette application continuelle, si je n'avais interrompu de temps

à autre ce travail de cabinet par l'herborisation, qui, tout en offrant à mon esprit un délassement agréable, fortifiait mon corps, en lui procurant l'avantage de respirer l'air pur des champs. Cette variété d'occupations était salutaire à ma santé, et je me portais mieux que la plupart de mes condisciples.

Je jouissais en même temps d'une sérénité d'âme inconnue à ceux qui croupissent dans l'oisiveté. J'étudiais aussi l'alchimie, science qui à cette époque trouvait encore beaucoup de crédit auprès de plusieurs professeurs. Je passais des journées et même des nuits entières au laboratoire, espérant qu'à force d'études je pourrais arracher quelque secret à la nature; mais je n'en retirai d'autre avantage que celui d'apprendre à préparer les remèdes avec habileté, ce qui me fut très-utile dans la suite.

Mon bienfaiteur, M. de Ruyter, vint me voir dès la première année de mon séjour à Leyde, et me donna de nouvelles preuves de bienveillance et d'affection. Il m'enga-

gea à lui écrire souvent et il me procura plus d'une fois le plaisir de recevoir de ses lettres. Il ne cessait de prendre auprès de mes professeurs les renseignements les plus circonstanciés sur mon travail et sur ma conduite, et je pus m'apercevoir, par sa correspondance, que les notes qu'on lui envoyait, m'étaient favorables. Enfin il m'invita à aller passer quelques jours à sa maison de campagne, située entre Leyde et Amsterdam. C'était pendant l'été. Je profitai des premiers jours de congé pour m'y rendre. Arrivé la veille de la Saint-Jean à Lœnenbach (nom de la campagne), je vis devant moi une superbe maison, qui ressemblait au château d'un prince. Je m'informai si M. de Ruyter se trouvait chez lui : on me répondit qu'il était dans le pavillon du jardin, et l'on me montra un bâtiment isolé, entouré de bosquets touffus et surmonté d'une tourelle chinoise en porcelaine blanche. Je m'avançai d'un pas précipité : mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je m'égarais dans les chemins tortueux d'un jardin anglais, en perdant de vue

le but vers lequel je dirigeais mes pas. Enfin la tourelle chinoise reparut à mes yeux, et, cédant à un mouvement d'impatience, je me mis à courir. En tournant l'extrémité d'une haie épaisse, j'eus le malheur de heurter une jeune et jolie personne, qui poussa un cri de frayeur et me lança un regard qui exprimait son mécontentement d'une manière visible. Confus et embarrassé, je cherchai vainement un mot d'excuse; elle s'éloigna sans daigner me regarder, pendant que je bégayais quelques sons incohérents pour implorer son pardon.

Voilà un beau début, pensais-je, pour mon entrée dans la maison de M. de Ruyter. J'ai fait une gaucherie bien plus grande, que lorsqu'étant encore très-petit, je me suis avisé d'essuyer avec un superbe tapis mes mains noircies de charbon. Que dira-t-on de moi, si cette jeune personne raconte ce trait de balourdise? Quel malheur pour moi, si cette demoiselle était la petite Marie!... Je m'efforçais d'écarter cette pensée trop pénible pour

mon cœur. Je ne pouvais non plus me figurer qu'elle fût déjà si grande; j'oubliais que j'avais alors dix-neuf ans et que Marie pouvait en avoir dix-sept.

Loin de courir, je n'avançais plus que d'un pas lent et timide, et quand le chemin faisait un nouveau détour, je marchais encore avec plus de précaution pour ne plus heurter personne.

Enfin j'atteignis le pavillon, où je trouvais M. de Ruyter et son épouse, qui prenaient le thé, assis à une table entourée d'orangers en fleurs. M. de Ruyter se leva aussitôt, et me présenta à son épouse, qui me témoigna beaucoup de bienveillance. „Nous avons souvent parlé de vous," me dit-elle, „et nous n'avons pas oublié les attentions que vous avez eues jadis pour Marie: elle aussi en a gardé le souvenir. Elle nous raconte souvent encore avec quelle générosité vous lui apportiez toujours la meilleure part de ce que vous obteniez; comment vous vous efforciez de la protéger contre la méchanceté des enfants bohémiens, et comment, enfin, vous la con-

soliez quand elle pleurait. Mais la voilà qui s'approche.«

Je me retournai, et je vis avec effroi que c'était elle que j'avais heurté si maladroitement. Je me levai, mais j'éprouvais une telle honte, un tel embarras, que je n'osais la regarder. — „Connais-tu ce monsieur,« lui demanda sa mère? „Non, répondit-elle assez sèchement et avec un son de voix qui me semblait être un reproche. « Ce monsieur, « continua M. de Ruyter, „a été ton ami, ton protecteur, quand tu te trouvais au milieu des sauvages bohémiens; c'est le petit Martin, devenu un grand jeune homme comme tu le vois.«

J'osai alors lever les yeux, et je rencontrai ceux de mon ancienne amie, de ma bonne Marie. Sa figure, pleine de douceur, m'apprit aussitôt qu'elle m'avait pardonné, et que son cœur généreux ne pouvait pas conserver longtemps le souvenir d'une offense. Je me sentis soulagé quand elle me regarda avec ses beaux yeux bleus. Ce regard m'était bien connu : il avait encore cette expression de bonté et de vive recon-

naissance que j'y trouvais quand nous étions chez les bohémiens, et que, revenant d'une excursion ou de l'herborisation, je donnais à ma compagne affligée les noix ou les raisins que j'avais cneillis pour elle.

Elle me salua d'un air affectueux, parla avec reconnaissance des soins que ma bonne mère lui avait prodigués pendant son séjour dans notre maison, et regretta beaucoup de ne pouvoir plus lui témoigner sa gratitude. Mais craignant d'avoir réveillé en moi un souvenir pénible, elle changea aussitôt le sujet de la conversation, et me demanda si j'avais encore ma belle collection de coquillages. Quand elle sut que je l'avais conservée avec soin, elle me dit que, puisque de pareils objets avaient de l'intérêt pour moi, je trouverais beaucoup de raretés de ce genre chez son père et chez ses frères; puis elle ajouta : „C'est à vous que je dois mon goût pour l'histoire naturelle; c'est vous qui, quand j'étais encore enfant, m'avez fait aimer les fleurs, les coquillages et les minéraux, en me faisant don de ceux que votre père vous avait laissés.“

Nous nous rendîmes ensuite à la maison où j'étais entré en arrivant, et je fis la connaissance du fils aîné de M. de Ruyter. Le soir au souper, je repris courage, et je parlais avec plus d'aisance; il me semblait que M. de Ruyter m'écoutait avec plaisir. Marie ramena la conversation sur le passé: son cœur sensible et reconnaissant n'avait oublié aucune des preuves de bienveillance qu'elle avait reçues; elle nous rappela que la vieille bohémienne avait toujours été moins dure à son égard que les autres et avait même cherché parfois à la consoler. J'ajoutai quelques détails, et j'avouai que j'avais déjà souhaité plus d'une fois, de revoir cette bohémienne, pour la récompenser de ses petits services. „Oh! cela n'est pas impossible," dit M. de Ruyter, „car de pareilles rencontres ne sont pas rares; d'ailleurs, j'ose croire que la Providence de Dieu ne vous refusera pas l'occasion de prouver votre reconnaissance à cette femme." Puis il ajouta: „Pensez-vous, M. Risse, que je vous aie rendu quelques services dans le seul but de m'acquitter des

attentions que vous avez eues pour ma fille, et des tendres soins qu'elle a trouvés chez votre excellente mère? Je conviens que jamais je ne pourrai le faire, et je vous avoue que je suis le débiteur de votre père, et que tout ce que mon amitié fera pour vous, n'égalera jamais le service qu'il m'a rendu. Quand j'allai chercher Marie dans votre maison, votre nom me frappa, et réveilla en moi de vagues souvenirs. Mais après mon retour à Amsterdam, de plus amples renseignements me donnèrent la ferme conviction que votre père était le médecin qui, il y a quarante ans, me sauva la vie à Brest. La peste y régnait alors et faisait beaucoup de ravages. Moi aussi j'avais été atteint de ce cruel fléau : j'étais au lit de la mort, abandonné de tout le monde, excepté de votre père, attaché à cette époque au service d'un vaisseau, qui se trouvait à l'ancre dans le port.

Il ne fut pas seulement mon médecin, mais encore mon garde-malade, et il passa plusieurs nuits auprès de moi, sans craindre la contagion de cette affreuse maladie :

son humanité lui faisait oublier tous les dangers. Dieu bénit ses efforts, et je recouvrai la santé.

J'étais alors si pauvre que je ne pus payer ses soins; ce n'est que plus tard et par des entreprises commerciales, dont la réussite dépassa mes espérances, que je suis parvenu à me procurer ma fortune actuelle. J'avais bien fait quelques économies dans une maison de commerce, où j'avais été commis pendant quelque temps; mais elles étaient si minces, qu'elles purent à peine subvenir aux dépenses occasionées par ma maladie.

Quand j'exposai ma détresse à votre père, en lui témoignant avec larmes la peine que j'éprouvais de ne pouvoir m'acquitter envers lui, il me consola par de généreuses paroles. „Mon cher compatriote,“ me dit-il, „ce n'est point l'attente d'argent qui m'a retenu auprès de vous; j'ai fait mon devoir, j'ai obéi à Dieu, qui veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes.“ „Eh bien!“ lui répondis-je, „que Dieu vous comble de ses bénédictions, en récompense des services inappréciables

que vous m'avez rendus. Cela ne me dispensera point de faire tout ce qui dépendra de moi, pour vous prouver ma reconnaissance, à vous ou à vos enfants; Dieu veuille m'en accorder les moyens!«

Peu de temps après, votre père s'embarqua pour Java. Lorsque j'eus acquis de la fortune, je cherchai à découvrir le lieu de sa résidence. Je pris à cet effet différentes informations; je m'adressai même au gouvernement, mais je fus induit en erreur par un employé, qui confondit le nom de Risse avec celui de Ritze, et m'assura, que celui qui m'avait sauvé la vie, était mort à la Jamaïque. La perte momentanée de ma fille unique me procura le bonheur de vous connaître et l'occasion de remplir envers vous les promesses que j'avais faites à votre père.

Pendant que M. de Ruyter nous racontait tout ce qu'il devait à mon père, Marie me regarda plusieurs fois avec attendrissement et bonté, comme si elle eût voulu me témoigner sa reconnaissance. Ces regards pénétraient jusqu'au fond de mon âme,

et la remplissaient d'une joie qu'on ne saurait définir, et qui ne peut être comprise que par ceux qui en ont éprouvé une semblable.

Jamais les vacances de la Saint-Jean n'avaient été pour moi une fête aussi belle. Je passai encore le lendemain dans ce charmant séjour. Ma timidité s'était dissipée entièrement : je m'exprimais avec plus de liberté ; j'aimais surtout à converser avec M.me de Ruyter, ayant remarqué l'attention de Marie à nous écouter. Je parlais de fleurs, de plantes, et de tous les objets pour lesquels Marie avait de la prédilection. J'avais cependant éprouvé un peu d'embarras le jour même de la Saint-Jean, parce que le costume riche et brillant des fils de la maison faisait ressortir la simplicité de mes vêtements, très-propres, il est vrai, mais bien modestes ; car je dépensais la plus grande partie de mes revenus pour mon laboratoire, et pour me procurer les livres dont j'avais besoin.

Voyant la famille de Ruyter, et Marie surtout avoir beaucoup de prévenance pour

moi, et ne faire aucune attention à ma mise, je me sentis à mon aise. Cette honte que j'éprouvais pour un habit plus ou moins élégant, prouve bien la vérité de ce que j'ai déjà dit; savoir que les instructions chrétiennes que j'avais reçues s'étaient gravées dans mon esprit, sans pénétrer dans mon cœur. Un véritable chrétien, loin de s'occuper ainsi de choses futiles, se rappelle en toute occasion ce précepte de l'Apôtre, et il cherche surtout à le mettre en pratique: „Tout ce que vous faites, faites-le pour la gloire de Dieu."

Je revins à pied et fort lentement à Leyde; il me semblait qu'un sentiment intérieur tendait à me ramener vers la maison, où je venais de passer des moments si heureux.

Pendant les premiers jours je fus sujet à de fréquentes distractions: ma personne était à Leyde, mais mon esprit et mon cœur étaient restés à Lœnenbach; j'avais constamment devant moi la charmante image de Marie. Je parvins, après bien des efforts, à retrouver toute mon atten-

tion dans mes études. Mais quand j'allais herboriser, je revenais à mes souvenirs chéris ; mon cœur retournait à la campagne de M. de Ruyter, et mon imagination me retraçait ce séjour sous les traits les plus enchanteurs. Je dirigeais toutes mes promenades de ce côté, cherchant à me persuader que j'y trouverais des fleurs plus belles et des plantes plus recherchées que partout ailleurs ; cela ne m'empêchait pas d'en revenir toujours les mains vides, parce qu'au lieu d'examiner la végétation qui était à mes pieds, je cherchais sur l'horizon le point où pouvait être situé Lœnenbach. Quand je croyais m'être bien orienté, je restais longtemps immobile et le regard attaché sur ce point, je me disais : c'est là qu'habite cette excellente famille, qui t'a fait un accueil si bienveillant ; c'est là qu'est cette Marie, ton amie d'enfance, ta compagne d'infortune.

Plusieurs fois je m'avançais assez pour découvrir la résidence de M. de Ruyter ; mais je n'osais pas m'y rendre, pensant que

les convenances ne me permettaient pas de me présenter sans être invité.

Cette invitation vivement désirée arriva enfin. M. de Ruyter m'envoya un cheval, en me faisant prier de lui faire le plaisir de venir passer chez lui la journée du lendemain (c'était un dimanche), pour assister à une fête de famille. Je fus bientôt prêt et je partis sur-le-champ. La première personne qui s'offrit à mes regards fut Marie, mais ma rencontre ne fut pas malheureuse comme la première fois. Elle vint au devant de moi jusqu'à la porte du jardin, en donnant le bras à la fille du jardinier de la maison.

„Il y a bien longtemps, M. Risse, que vous n'êtes venu nous voir," me dit-elle, et aussitôt une faible rougeur couvrit son visage. "Mes parents, ajouta-t-elle," ont invité plusieurs de mes amies à ma fête, qui aura lieu demain : j'ai prié ma mère d'y inviter aussi mon ancien ami."

Il m'est impossible d'exprimer le bonheur que je ressentis, quand Marie prononça ces paroles ; aussi la réponse que je

lui fis, dut lui prouver combien j'étais heureux. Nous arrivâmes lentement à la maison chinoise. M. de Ruyter me fit également des reproches de ce que je n'étais pas venu plus tôt. « Nous ne sommes séparés que de quelques lieues, « me dit-il, » toutes les fois que vous aurez une journée disponible, et que cela pourra vous être agréable, venez chez nous, vous serez toujours le bien-venu.

Arrivé avant midi, je pus jouir pendant toute la journée du bonheur que j'éprouvais au sein de cette intéressante famille. Marie, voulant me procurer un plaisir, avait fait venir de la ville sa collection de coquillages et de pierres précieuses, pour me la faire voir. Ces objets me rappelèrent les heureux moments que nous avions passés ensemble dans notre maison, sous les yeux de ma bonne mère. Je saisis cette occasion pour apprendre à mon amie avec quel soin j'avais conservé les coquillages dont je lui avais fait présent, afin de les lui remettre dès qu'elle reviendrait chez nous, selon sa promesse. Je lui exprimai combien j'avais désiré son retour, et avec quel

plaisir j'allais arroser les fleurs qu'elle avait plantées dans son petit parterre, afin qu'elle les trouvât bien fraiches. Elle parut très-sensible à cette attention de ma part, et me regarda avec un air de bonté et de reconnaissance, qui semblait me dire, qu'elle aussi avait pensé souvent à moi.

Dès le lendemain, je vis arriver une foule d'équipages de la ville et des campagnes voisines : la pauvre Marie était occupée continuellement à recevoir des visites et à répondre aux félicitations qu'on lui adressait. A dîner je me trouvai assis loin d'elle, à côté d'un de ses frères. On se rendit le soir dans une grande salle préparée pour le bal, et Marie put à peine satisfaire à toutes les demandes des nombreux et brillants cavaliers qui sollicitaient l'honneur de danser avec elle. Elle sut cependant arranger toutes ces invitations de manière à me procurer aussi ce plaisir.

J'avais fait tout mon possible pour donner de l'élégance à ma mise ; cependant elle était entièrement éclipsée par celle des jeunes cavaliers, dont l'un surtout

se montrait fort empressé auprès de la belle Marie. Je demandai à un vieux commis de M. de Ruyter quel était ce jeune homme : il me le nomma en ajoutant confidentiellement qu'il était le fils d'une des plus riches maisons d'Amsterdam, et que probablement il deviendrait un jour l'époux de M.lle de Ruyter.

Pauvre Martin! tu ne pensais pas que tu pusses être jaloux; car tu n'aurais jamais osé prétendre à la main d'une personne de ce rang, à la fille de ton bienfaiteur : tu voulais borner ton bonheur à la voir et à lui parler, et tu ne comprenais pas encore ce qui se passait dans ton cœur. Je finis cependant par me rendre compte du sentiment qui me dominait, quand M. de Ruyter eut la bonté de m'inviter à venir assister chaque dimanche au service divin à Lœnenbach, et à demeurer le reste de la journée avec sa famille.

Un jour, me trouvant seul avec Marie, au bord d'un étang situé au milieu du jardin, je lui dis : „Je voudrais pouvoir passer ma vie entière auprès de vous.“ — „Et

moi aussi,“ me répondit-elle, „je voudrais que nous fussions toujours réunis.“ Dès ce moment, Marie fut plus réservée avec moi; je le fus aussi de mon côté, quoique j'eusse toujours pour elle la même affection. J'ai lieu de croire que mon amie ne se contentait pas de dire à sa mère qu'elle aimait beaucoup son ami d'enfance, mais qu'elle lui confiait aussi tout ce que nous disions ensemble. C'est ainsi du moins qu'une fille bien élevée doit le faire; elle doit avoir en sa mère une entière confiance, et ne jamais négliger de la consulter avant d'agir.

Vers la fin de l'été, je vins un jour à Lœnenbach, et trouvai Marie triste et pensive. Lorsque je lui en demandai la cause, elle m'apprit que son père et sa mère voulaient qu'elle allât passer quelque temps à Paris chez une de ses parentes. Cette nouvelle m'attrista beaucoup; Marie s'en aperçut, et se hâta de me consoler, en disant: „Mon cher Martin, je ne vous oublierai jamais; de votre côté, souvenez-vous de moi. Prions souvent l'un pour l'autre, et le bon Dieu, qui est le maître de nos destinées,

ne permettra peut-être pas que nous soyons séparés pour toujours. « Je repris le chemin de ma demeure, emportant avec moi un tendre souvenir de mon amie d'enfance, souvenir qui m'occupa pendant plusieurs jours, sans que je pusse me distraire par aucune autre pensée. Ma tristesse était grande; mes études en souffrirent d'abord: me rappelant ensuite ce que j'avais promis à Marie, je me mis à prier avec ferveur, et je ne cessai de demander au bon Dieu les forces nécessaires pour remplir mes devoirs avec fidélité. Je priais aussi pour mon amie, et je ne trouvais jamais plus de force et de calme qu'après cet acte religieux. Grâces à Celui qui donne et ôte les forces quand il lui plait, je ne tardai pas à reprendre mes études avec ardeur.

Une thèse de médecine ayant été proposée avec un prix de cent ducats, je me mis sur les rangs des candidats, et j'obtins la palme dans cette lutte scientifique. Mon succès m'attira l'estime d'un savant, qui habitait Leyde et y vivait de ses rentes. Il m'invita plusieurs fois à aller le voir: sa

conversation avait beaucoup de charme pour moi. Il me semblait à cette époque que personne n'avait envisagé aussi bien que lui le monde sous sa véritable face, et découvert si bien ses rapports cachés. Il avait visité toutes les capitales de l'Europe, sans en excepter Constantinople, et il était allé même dans les deux Indes. Les connaissances nombreuses et variées, recueillies dans ses voyages, me remplissaient d'admiration, quand il les exposait avec la clarté et la facilité qui lui étaient naturelles.

La sphère de mes idées s'agrandit alors par les entretiens instructifs que j'eus avec lui, et par sa bibliothèque, qu'il mit à ma disposition. Il m'offrit aussi son laboratoire, bien organisé pour faire des expériences chimiques, et se montra bienveillant et généreux à mon égard. Les doctrines que je puisais dans ses relations m'auraient été bien funestes, si je n'avais trouvé dans les excellents principes qui faisaient la base de mon éducation, des armes pour les repousser. Car cet homme, qui avait acquis tant de science, avait perdu un trésor précieux; dans ses

longs voyages sur terre et sur mer, sa foi avait fait naufrage dans toute l'étendue de ce mot.

Quelque spécieux que parussent ses doutes, leur côté faible n'échappa point à mes observations, quoique je fusse bien loin d'avoir profité, comme je le devais, des bonnes leçons de mon père adoptif. Malgré son éloquence, il ne parvint pas d'abord à ébranler mes principales convictions, et il m'était doux de me répéter, qu'un esprit pur et parfait a créé le monde, d'après un plan tracé par sa haute sagesse et son amour infini; qu'il a formé, dans un ordre harmonique, chaque partie pour le tout, et le tout pour chaque partie; qu'il soutient tout, comme la force de l'attraction retient sur la terre chaque parcelle de poussière et chaque goutte d'eau; qu'il satisfait par sa toute-puissance et sa bonté inépuisable, aux besoins de la vie, et veille avec une tendre sollicitude sur chacune de ses créatures, depuis l'homme jusqu'au plus chétif vermisseau. J'appuyais mon système d'excellents arguments, que je tenais de mon

bienfaiteur, qui avait été en même temps mon maître et mon ami; mais je ne parvins pas à faire adopter mes idées à mon antagoniste, tandis que ses objections finirent par laisser dans mon âme une plaie inguérissable par moi-même, parce qu'elle s'était formée insensiblement et presque à mon insu. Je ne pouvais trouver de salut que dans un secours étranger, et Dieu me le procura en se servant d'un instrument très-faible en apparence.

Je demeurais à Leyde chez un homme de loi, appelé de Leuven, chargé d'affaires de plusieurs maisons nobles. Cet homme tres-pieux, très-instruit, et d'une érudition profonde, avait une santé si faible, qu'il était obligé de confier une partie de son travail à des mains étrangères; sa famille était nombreuse, son revenu modique, et il se voyait souvent dans le cas de s'imposer des privations pénibles. C'était un ami intime de mon tuteur, dont il avait fait la connaissance à l'université d'Utrecht. Leur amitié était fondée sur une harmonie parfaite de leurs convictions religieuses. Il fut

charmé de recevoir dans sa maison le pupille de son vieil ami, de sorte que je fus considéré comme un membre de sa famille. Je retrouvai chez lui l'ordre et la vie chrétienne qui m'avaient tant édifié dans l'habitation de mon tuteur. Mon hôte avait neuf enfants, auxquels il donnait une éducation distinguée et vraiment religieuse. Élevés d'après les principes de l'Évangile, ils cherchaient de bonne heure à pourvoir eux-mêmes à leur existence, et ne manquaient jamais de venir au secours de leurs parents, toutes les fois que cela était en leur pouvoir.

Ils devinrent mes modèles, et leur exemple me fut très-utile. Je me plaisais beaucoup au sein de cette vertueuse famille; je m'adressais souvent à son digne chef, pour lui demander des conseils, et j'ai toujours eu à m'applaudir de les avoir suivis. Une seule fois je me permis de lui désobéir, ce fut lorsqu'il s'aperçut de l'influence funeste qu'exerçaient sur moi les opinions du savant dont j'ai parlé. Il m'avait conseillé de me tenir sur mes gardes, et d'é-

viter au moins, dans mes entretiens avec cet habile sophiste, tout ce qui se rapportait à mes convictions religieuses, m'avertissant que, vu l'inexpérience de mon âge et ma foi peu affermie, j'y perdrais toujours plus que je ne pourrais y gagner. J'eus le malheur de ne pas attacher assez d'importance à cet avis salutaire, dicté par l'amitié. Mon hôte en fut très-affligé, car il voyait tout le danger auquel m'exposait le poison qui se glissait insensiblement dans mon cœur. Déjà je commençais à émettre, avec un certain orgueil, des doutes dont j'aurais dû rougir.

Quoique tous les événements de ma vie vinssent à l'appui de cette doctrine évangélique, que j'avais étudiée avec tant de soin et de plaisir, je donnais toujours à la cause de ces événements le nom de hasard, comme si le *hasard*, qui est synonyme de néant, pouvait produire quelque chose.

C'est ainsi que j'étais sollicité en sens contraire par deux hommes, dont l'un s'efforçait de consolider en moi un bien que l'autre voulait me ravir, tandis que mon

ardeur infatigable pour l'étude était toujours la même, comme une bête de somme qui, harcelée à gauche et à droite, n'en continue pas moins sa route habituelle.

Revenant un jour de mes occupations, je m'aperçus que mon hôte était très-sérieux. A table il parla peu, et se leva bientôt pour se retirer dans son cabinet. Je pensais qu'un embarras pécuniaire pourrait bien être la cause de sa préoccupation; dans ce cas je me serais estimé heureux de venir à son secours avec les cent ducats que j'avais gagnés au concours. Je le suivis pour m'informer du motif de sa tristesse, et faire allusion, cependant avec beaucoup de réserve et de délicatesse, à l'argent qui restait dans ma bourse sans emploi, puisque M. de Ruyter me défrayait de tout. Il me serra la main d'une manière affectueuse, et fut vivement ému. „Ne croyez pas, mon jeune ami, me dit-il, que je sois triste et agité; je jouis intérieurement de beaucoup de calme. Je me trouve dans une grande détresse, il est vrai; mais je crois avec une entière confiance, que le secours de Dieu

est d'autant plus près de moi, que j'en ai le plus besoin, et que je ne cesse de le lui demander jour et nuit.

„Un secours humain ne pourrait pas me tirer de ma situation embarrassée : vos cent ducats seraient comme une goutte d'eau dans l'Océan. Afin que vous puissiez bien me comprendre, je vais vous faire connaître en détail ma situation. Je suis, comme vous le savez, le régisseur de plusieurs maisons nobles. Chargé par l'une d'elles de faire rentrer des fonds considérables, provenant de revenus territoriaux arriérés depuis plusieurs années, j'ai été obligé de faire de grandes avances de mes propres deniers, pour hâter la conclusion de cette affaire.

„Déjà plusieurs sommes m'avaient été payées; je les avais déposées avec mes registres et le reste de mes obligations au fond d'un caveau, dans une maison de campagne, appartenant à un seigneur qui m'avait chargé de la réalisation de ses rentes. Ce caveau ayant une porte en fer, garnie de gros verroux, je croyais en parfaite

sûreté tout ce que j'y déposais. Mais il y a peu de jours, une bande de voleurs, profitant d'une nuit où personne ne se trouvait dans la maison, parvint à forcer la porte du caveau et à s'emparer de tout ce qu'il contenait. J'avais renfermé les papiers et l'argent dans un coffre en fer, qu'on emporta parce qu'on ne put l'ouvrir assez vite. Je courus aussitôt chez le seigneur et lui exposai mon cruel embarras. C'était un vieillard généreux et bienveillant: il me consola en me disant, qu'il connaissait à peu près les sommes rentrées et celles déboursées, que je devais lui présenter un mémoire général et approximatif, et qu'il y apposerait sa signature pour me rendre mon entière sécurité. Je me hâtai donc de rentrer pour me mettre à l'ouvrage. J'étais sur le point de le terminer, lorsque ce seigneur fut frappé, la nuit dernière, d'un coup d'apoplexie foudroyante.

„Maintenant toute sa fortune est réclamée par un parent, son unique héritier, homme dur, avare, et qui, pour mon malheur, est devenu mon ennemi mortel,

ayant repoussé avec mépris la proposition qu'il m'avait faite, de soustraire, au moyen de faux mémoires, une partie des revenus et de partager avec lui le fruit de ce larcin. Pour se venger, il m'a indignement calomnié auprès du seigneur qui m'accordait sa confiance, en lui insinuant que l'entretien de ma nombreuse famille m'obligeait sans doute à des dépenses dépassant de beaucoup mes revenus, et que probablement je cherchais à couvrir mon déficit au moyen de quelque irrégularité dans mes comptes.

„Voilà, mon cher ami, ma situation dans tout son jour. Si vous m'avez vu pensif et préoccupé, c'est que je cherche, non le secours des hommes, mais l'assistance divine, que je ne cesse d'implorer par de ferventes prières, persuadé que Celui, qui dans sa Parole m'invite à l'invoquer dans ma détresse, ne m'abandonnera pas dans ce moment d'épreuves. Ma vue faible et bornée n'aperçoit aucun moyen capable de me tirer de la malheureuse position où je me trouve actuellement. Mais la foi ne serait

plus la foi, si je cessais d'avoir de l'espoir au moment où j'en ai le plus besoin. C'est pourquoi je prie le Seigneur de fortifier chaque jour la confiance qu'il m'inspire; et comment pourrais-je, en effet, conserver de sérieuses inquiétudes, après avoir remis le soin de ma destinée entre les mains de Celui, qui dirige les volontés des hommes et les événements avec autant de facilité que le plus petit ruisseau, de Celui enfin qui, par un seul acte de sa volonté, peut faire retomber entre mes mains les pièces dont dépend mon sort et celui de ma famille?«

Cette espérance, cette confiance sans bornes, me parut alors peu fondée et presque ridicule; mais je me gardais de laisser entrevoir mon opinion, dans la crainte d'affliger un homme si estimable, et je me retirai dans ma chambre en le plaignant du fond de mon cœur.

Plusieurs jours s'étant écoulés depuis cet entretien, sans qu'il eût obtenu le moindre renseignement sur les objets volés, son visage devint plus pâle, son regard plus

sérieux, sans cependant trahir une grande inquiétude.

Je lui proposai alors, dans l'intérêt de sa santé, de sortir pour respirer un air pur et frais, et chercher en même temps des distractions à sa douleur dans les beautés de la nature, qui, en ce moment, étalait tous ses charmes; car nous étions au printemps. J'ajoutai que, depuis longtemps, j'avais formé le projet de consacrer à un petit voyage une partie de la somme que j'avais gagnée au concours; que je louerais une voiture et qu'il me rendrait service en m'accompagnant.

M. de Leuven ne voulut pas d'abord accepter mon invitation; il finit cependant par céder aux instances de sa femme et de ses enfants, et dès le lendemain nous montâmes tous deux dans une voiture qui, d'après notre ordre, prit le chemin d'Utrecht.

L'air pur et doux du printemps fit un bien infini à mon compagnon : ses forces se ranimèrent, la sérénité reparut sur son visage; il me parla de ses jeunes années, et particulièrement de celles qu'il avait passées

dans la société de mon tuteur; il aimait à revenir sur cette époque. Sa santé ne lui permettant pas un mouvement trop prolongé, je fis une halte de plusieurs heures vers le milieu du jour, et ce n'est qu'au soir, à l'approche de la fraîcheur, que nous nous remîmes en route. Arrivés au premier village, un attroupement considérable dans une rue étroite nous obligea de nous arrêter. „Quelle fatale rencontre," m'écriai-je. — „Ne vous servez pas du mot *fatal*, me dit M. de Leuven, en plaisantant; cela pourrait chasser ma bonne humeur." Nous vîmes alors au milieu de cette foule et assez près de nous, une vieille femme, qu'on avait saisie sur une accusation de vol. Ce que j'appelai *hasard*, voulut que la populace, en l'entraînant, la fit passer à côté de notre voiture; cela me permit de l'examiner et de reconnaître, à ne pouvoir me tromper, les traits de la vieille bohémienne avec laquelle j'avais si souvent cherché des herbes. „Arrêtez, dis-je aux gens qui la conduisaient; qu'est-ce que cette femme a volé?" — Une oie, me répondirent-ils. —

Lui avez-vous vu commettre ce vol? — Non, monsieur, mais l'oie nous manque, et qui pourrait l'avoir prise, ci ce n'est cette bohémienne, qui a rodé autour du village. — Voyez donc, leur dis-je; vous ne pouvez pas même la convaincre de ce vol: je la crois innocente. Songez d'ailleurs que cette pauvre vieille, courbée sous le poids des ans, et qui ne peut marcher sans béquilles, est dans l'impossibilité d'atteindre une oie. Rendez lui la liberté, je vous paierai un ducat pour sa rançon. — Ce monsieur a raison, dirent les paysans; cette femme pourrait bien être innocente. D'ailleurs ce ne sera pas faire un mauvais marché de donner une oie pour un ducat." Pendant cette discussion la bohémienne avait levé la tête et m'avait regardé attentivement. Sa pénétration et son regard exercé lui permirent de me reconnaître à l'instant. „Hé, petit Martin! me dit-elle; tu me connais encore, et tu te montres généreux envers moi!" Je lui donnai quelques pièces d'argent, et lui indiquai à la campagne (car il ne lui était pas permis de s'arrêter dans les

villes) une maison, où elle devait se rendre au bout de quelques jours, pour y recevoir les secours plus considérables, que je me proposais de lui donner. La foule s'était dissipée : nous avions repris notre route, et la vieille bohémienne était sortie du village et dirigeait ses pas vers une forêt. Elle était déjà loin de nous, lorsqu'il me vint une idée très-heureuse. J'arrêtai la voiture, et priant mon compagnon de tenir un instant les rênes, je lui dis que j'avais quelques questions à faire à cette femme. Je me rappelais qu'à l'époque où j'étais encore sous sa surveillance, des paysannes étaient souvent venues auprès d'elle pour lui demander des renseignements sur des objets volés ou perdus.

Lorsqu'elles offraient un prix assez élevé pour racheter ces objets, surtout s'ils ne consistaient point en aliments, que la voracité de la bande avait déjà fait disparaître, cette race de prétendus magiciens feignait de lire, dans une casserole enfumée, toutes les circonstances du vol, et indiquait le lieu où se trouvait la chose

réclamée : c'était ordinairement dans une forêt, ou dans la maison même du propriétaire légitime. J'ai vu souvent quelques bohémiens porter dans un endroit convenu ce qu'ils avaient volé eux-mêmes, pendant que d'autres occupaient les crédules paysannes avec des formules et des cérémonies bizarres, et leur persuadaient qu'il leur était donné de lire dans l'avenir aussi bien que dans le passé.

Cette troupe vagabonde, qui se glissait partout, et se trouvait même en relation avec des bandes de brigands, apprenait et voyait bien des choses ignorées du simple campagnard.

Me rappelant que la vieille bohémienne passait pour avoir beaucoup de sagacité, je lui demandai si elle n'avait pas connaissance du vol d'un coffre en fer, renfermant de l'argent et des papiers. Elle me dit à voix basse et en contractant les nombreuses rides de sa figure, par un sourire plein de malice : „Mon petit Martin, je puis répondre à ta question. Le coffre n'est point entre les mains des bohémiens; il

est caché sous de la paille au fond d'une cave. Mais tu n'auras ni l'argent ni le coffre; car ce dernier sera jeté cette nuit dans une rivière, si toutefois il n'y est déjà pas en ce moment.“

Je fus bien effrayé à cette réponse. Je donnai aussitôt deux ducats à la vieille pour racheter les papiers, et de plus un ducat pour sa peine, en la suppliant de se hâter autant que possible, pour sauver ces papiers, s'il en était encore temps, et me les apporter le lendemain à la même place.

Nous continuâmes notre route jusqu'au village le plus proche, pour y passer la nuit. Je ne fis point part de ma découverte à M. de Leuven; je voulais lui ménager une surprise agréable.

„Eh bien! me dit-il, quand nous fûmes arrivés; considérez-vous comme un effet du hasard la rencontre que nous avons faite aujourd'hui? Dieu ne vous a-t-il pas procuré par là l'occasion de donner des preuves de votre reconnaissance à une pauvre vieille femme, et de la sauver des mauvais traitements dont elle était menacée?“

Je gardai le silence; car je connaissais encore d'autres circonstances, qui prouvaient à quel point mon ami avait raison. „Nous parlerons demain de cette affaire, lui dis-je, si cela vous plaît; maintenant je me sens trop accablé par le sommeil, pour soutenir une conversation.“

Je me levai le lendemain de très-grand matin. La joie que j'éprouvais, et l'impatience avec laquelle j'attendais le moment où je surprendrais agréablement mon ami, ne me permirent pas de dormir longtemps. M. de Leuven fut réveillé aussitôt que moi. Je l'entendis parler très-bas; il priait: quand il fut levé, je lui trouvai un calme et une sérénité extraordinaires. „Aujourd'hui, me dit-il, je me sens si heureux, que je ne puis exprimer mon bonheur que par des cantiques d'actions de grâce. En effet, combien ne dois-je pas être reconnaissant envers l'Être suprême, qui me conserve la paix de l'âme au milieu de tant de soucis et d'inquiétudes, bien capables de me l'ôter, si je n'étais soutenu par sa toute-puissance.“

Il voulait retourner sur-le-champ à Leyde, mais je parvins à retarder notre départ; et je calculai si bien le temps, que nous nous trouvâmes à l'heure convenue au lieu où les papiers devaient m'être apportés. Je priai de nouveau mon compagnon de voyage de tenir les rênes, et je m'avançai seul vers la bohémienne, qui m'attendait à l'entrée de la forêt, non loin de la route. Elle me remit aussitôt les précieux papiers, en me disant que, si elle était arrivée quelques minutes plus tard, ils auraient disparu pour jamais. Je lui donnai encore un ducat pour récompenser son zèle, et me hâtai de déposer mon heureuse trouvaille dans les mains de mon ami. Je n'essaierai point de peindre sa surprise. Il ne put d'abord proférer une seule parole. „N'est-ce pas là, me dit-il enfin, une preuve bien palpable de l'existence d'un Dieu tout-puissant qui, dans sa miséricorde infinie, s'abaisse jusqu'à sa créature, et règle tous les événements par sa sagesse éternelle? Serait-il possible, mon ami, d'attribuer au hasard des faits dont l'enchaînement et le but sont si évidents

pour nous? — Non, lui répondis-je, je ne puis considérer comme l'effet du hasard, ce qui vient de se passer; car je suis maintenant convaincu que tout a été arrangé et conduit par la main de Dieu.“ Je jetai alors un regard dans l'admirable ordonnance des lois divines, auquel président l'amour le plus pur et la sagesse la plus parfaite.

Il me fut donné de croire en Celui qui connaît le nombre des cheveux qui sont sur nos têtes. Et comment n'aurais-je pas cru à l'action bienveillante et à la présence continuelle du Dieu fort, moi, qui venais, pour ainsi dire, de les voir comme à l'œil? Cependant cette foi ne pénétra pas assez avant dans mon cœur pour le régénérer et le sanctifier. De nouvelles épreuves m'étaient nécessaires; car, si nous sommes souvent sourds à la voix des bénédictions par laquelle le Seigneur nous appelle, nous y sommes rendus plus attentifs par l'épreuve, et le Seigneur est assez bon pour nous envoyer précisément celle qui nous est utile à salut. L'expérience d'autrui est souvent

perdue pour nous, ou ne nous corrige qu'à demi, tandis que les coups qui nous frappent, sont toujours plus efficaces pour notre âme.

L'été suivant, je retournai plusieurs fois à la campagne de mon bienfaiteur, et j'y fus toujours reçu avec la même bonté et la même affection. Mais cette belle résidence me paraissait bien vide depuis que Marie n'y était plus. M. de Ruyter me donnait souvent de ses nouvelles, et me faisait même lire de ses lettres, qui renfermaient ordinairement quelques lignes de reconnaissance pour son ancien ami et son protecteur.

Je racontai à M. de Ruyter l'aventure de M. de Leuven, où la Providence de Dieu s'était manifestée par des signes si visibles. Il en fut d'autant plus touché, qu'il était lui-même rempli d'une piété sincère. Quand je lui confiai mon projet, de procurer un meilleur sort à la vieille bohémienne, en reconnaissance de la protection que Marie et moi avions quelquefois trouvée chez elle, il me pria de lui laisser acquitter cette dette

à lui seul. Il lui assura un logement commode dans une petite maison, où elle passa le reste de ses jours en repos et sans éprouver la moindre privation. Nous eûmes en outre la douce satisfaction de lui apporter les secours de la religion, qui eurent les plus heureux résultats; et tout nous porte à croire qu'elle a reconnu son état de péché et de misère, qu'elle en a gémi devant le Seigneur, et qu'elle a trouvé grâce devant lui.

Mon père adoptif fut à peine instruit des bonnes dispositions de cette pauvre vieille bohémienne, qu'il se rendit auprès d'elle pour lui parler de Jésus, et l'exhorter à se donner à lui sans réserve et sans délai. Elle l'écoutait avec attention et ne cessait de demander grâce et pardon. Elle mourut quelques années après, avec la douce espérance, que le Sauveur des pécheurs, témoin de son repentir et de ses larmes, lui avait pardonné toutes ses fautes et toutes ses transgressions.

Je sentais augmenter de jour en jour mon estime et mon affection pour la famille de

M. de Ruyter. Elle possédait le trésor de la foi chrétienne, qui se manifestait par un recueillement presque continuel, par de bonnes actions et par une simplicité, une vérité telle, qu'après les avoir entendus on pouvait dire: „Leur parole ne va point au delà de leur pensée.“ Celui qui voyait l'ordre, la paix et le bonheur qui régnaient au sein de cette famille, celui qui connaissait tout le bien qu'elle faisait aux pauvres et aux malades, celui-là seul pouvait apprécier combien j'avais de raisons pour me trouver heureux d'y être reçu en ami. Cependant elle était mal jugée par des personnes qui s'imaginent qu'il n'y a de la religion que là où il y a beaucoup de paroles et de dévotion extérieure.

Je m'attachai au fils aîné, comme à mon meilleur ami; non-seulement parce qu'il était le frère de Marie, mais encore parce qu'il y avait beaucoup de sympathie entre nos caractères: plus âgé et plus pieux que moi, il me servait souvent de guide et de conseil.

Pendant la dernière année de mes étu-

des médicales, je fis la connaissance du professeur le plus âgé et en même temps le plus distingué de tous ceux de l'académie où j'étudiais. La science n'avait point tari dans son cœur l'amour de Dieu et du prochain. J'avais besoin plus que jamais d'un guide sage; car le savant, dont j'ai parlé plus haut, pouvait m'être dangereux non-seulement par ses doutes, mais encore par sa foi superstitieuse en certaines opérations qu'il appelait magiques. On a souvent remarqué que l'incrédulité et la superstition se trouvent réunies dans la même personne. Il en était ainsi de cet homme : il doutait des vérités les plus importantes, mais il croyait à la magie.

Je parlai une fois de ces prétendues sciences occultes à mon vénérable maître. Il haussa les épaules et me dit : „Les eaux croupissantes et les corps en putréfaction dégagent des gaz qui ne luisent que dans les ténèbres; est-il raisonnable de préférer cette lumière imparfaite à la clarté vive et brillante de l'astre du jour? Dans les sciences comme dans la vie, me dit-il encore,

la route la plus simple et la moins bruyante est la meilleure. De même parmi toutes les merveilles, la plus ordinaire, celle qui se répète tous les jours, est en même temps la plus admirable et la moins remarquée par l'œil extérieur.«

Ces sages réflexions m'inspirèrent de la méfiance et de l'indifférence pour toute opération magique. Le savant magicien en fut tellement irrité, qu'il me défendit l'entrée de son laboratoire, de sa bibliothèque, et même de sa maison. Je m'en affligeai très-peu; j'avais trouvé, pour me diriger dans la carrière de la science, des guides tout aussi savants, mais plus sensés, plus modestes, et surtout plus éclairés par la lumière pure de l'Évangile.

Pendant les vacances suivantes, j'allai voir mon excellent tuteur. Il me remit une partie de mon héritage, et en même temps une longue lettre, que ma bonne mère se proposait d'envoyer à mon père, le jour même où la triste nouvelle de sa mort nous fut connue. Je pus lire dans cette lettre tout ce que sent le cœur d'une mère.

Elle parlait beaucoup de moi, et avec la tendresse la plus vive. J'emportai ces précieuses lignes pour les joindre à mon autre trésor, le livre de psaumes de mon père, dont je ne me séparais jamais.

Quand j'eus obtenu le grade de docteur, l'estimable professeur qui m'avait honoré de son amitié, me demanda si je ne voulais pas concourir pour une chaire à l'université. Je lui répondis que mon goût me portait vers la médecine pratique. Un autre motif m'éloignait encore de l'enseignement public, c'était ma passion pour les voyages, et je ne me doutais pas alors qu'il se présenterait bientôt des circonstances qui me forceraient de voyager malgré moi.

D'après le conseil de M. de Ruyter, je pris le parti de m'établir à Amsterdam. J'eus d'abord le sort de tous les débutans, c'est-à-dire, que les malades souffrant d'infirmités invétérées qui ont résisté à tous les remèdes, viennent essayer les capacités de l'homme de l'art nouvellement arrivé. Je fus d'autant plus exposé à ce genre de

pratiques, qu'une renommée assez favorable m'avait précédé. J'étais surtout recherché par les pauvres. Cependant il se présenta aussi des personnes très-riches, et j'eus le bonheur, de guérir un des principaux habitants de la ville, que plusieurs médecins avaient traité sans succès, et enfin abandonné, en déclarant sa maladie incurable. Je rendis aussi la santé à un homme occupant un poste très-élevé, et jouissant de toute la confiance du prince d'Orange.

Un début si heureux m'annonçait un brillant avenir. Déjà on répétait que j'obtiendrais immanquablement les fonctions de second médecin du prince. Un autre espoir, plus doux, vint réjouir mon cœur. Marie allait revenir : sa mère désirait son retour, parce que son fils aîné, Hugo, avait entrepris depuis plusieurs mois, pour affaires, de commerce, le voyage long et périlleux de Java.

Je ne me figurais cependant pas que le bonheur, sur lequel je comptais, serait sans nuages; car le bruit courait toujours,

que la fille de M. de Ruyter épouserait, dès son retour, le jeune parent de sa mère, que j'avais déjà vu si empressé autour d'elle.

Un jour que j'étais très-occupé, je reçus une lettre de l'épouse de M. de Leuven. Elle me priait instamment de venir au plus tôt à Leyde, pour donner mes soins à son mari, et pour le soulager par mes consolations, parce qu'il avait beaucoup de confiance en moi, et qu'il éprouvait le plus vif désir de me revoir. Je pris aussitôt la poste pour me rendre à Leyde, où je trouvai mon pauvre ami dans un état désespéré. Il lut dans mon regard qu'il n'y avait plus de secours pour lui, et m'adressa ces dernières paroles : „ Au milieu de la douleur que j'éprouve de me séparer de ma famille, j'ai trouvé dans la Parole de Dieu toutes les consolations dont mon cœur avait tant besoin. Je me suis souvent affligé depuis que je suis malade, en me rappelant la grandeur et la multitude de mes péchés ; mais les promesses renfermées dans cette sainte parole, sont si claires et si nombreu-

ses, que je me trouve heureux au milieu de mes douleurs, depuis que le Seigneur m'a fait la grâce de les saisir par la foi. J'ai été particulièrement consolé ce matin par ce verset de l'Écriture : „Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu.“ Gravez-les dans votre jeune cœur ces belles paroles, comme un souvenir de votre ami mourant. Je quitte ce monde avec calme, car je connais mon Sauveur; notre père, qui est au ciel, prendra soin de ma femme et de mes enfants.“

Je vis bien qu'aucun remède humain ne produirait d'effet sur lui : j'en fus profondément affligé. Je fis alors mes adieux à mon ami et à sa famille désolée, et je me hâtai de revenir à Amsterdam. L'estimable M. de Leuven mourut dans la même nuit, et sa confiance en Dieu ne l'abandonna pas au lit de la mort. J'étais à peine de retour, que je fis connaître au confident du prince d'Orange, guéri par moi, la triste situation de la veuve de mon ami défunt et je lui racontai quelques traits

généreux de sa vie. Cela suffit pour faire obtenir à sa famille une pension considérable et les secours d'une caisse particulière pour les veuves et les orphelins, de manière que ses ressources dépassèrent celles qu'elle possédait du vivant de M. de Leuven.

Maintenant tous ses enfants sont bien établis. Sa femme est morte, comme lui, dans la paix que donne la foi chrétienne, cette foi vivante au Seigneur, sans laquelle personne ne peut être sauvé.

Peu de temps après, je fus appelé à Médemblik, auprès d'un des premiers officiers de notre flotte, qui était dangereusement malade. Je partis à regret, puisque ce jour était celui du retour de Marie. „Faut-il donc, me disais-je avec un mouvement d'impatience, que je sois appelé ailleurs dans un moment où j'ai tant de malades à soigner ici?" Mon cœur faisait encore une autre objection; mais je ne l'exprimerai pas. Je fis seller un cheval et je partis au grand galop, accompagné d'un postillon qui avait de la peine à me

suivre. Pendant la route je me rappelai le verset de l'Évangile que m'avait recommandé M. de Leuven à son lit de mort. „A quel bien, pensais-je, pourra me servir ce malencontreux voyage?“ Arrivé à Médemblik, le sentiment de mon devoir dissipa bientôt ma mauvaise humeur, et le malade qui avait réclamé mon secours, reçut tous mes soins et je ne le quittai que quand ma présence ne lui fut plus nécessaire.

J'étais sur le point de m'en retourner, lorsque j'appris qu'un vaisseau, revenant des Indes orientales, était entré dans le port. Je m'informai de son nom, et je me rappelai que M. de Ruyter avait frêté ce bâtiment. Je m'y rendis aussitôt et je demandai au capitaine, dont j'avais fait la connaissance dans la maison de M. de Ruyter, s'il n'avait point de lettres pour lui. Sur sa réponse affirmative je lui offris de les remettre à leur destination dès le même soir. Le capitaine, ne devant quitter Médemblik que le lendemain, y consentit. Parmi ces lettres il y en avait une de Hugo de Ruyter. Un trésor de diamants et de

perles n'aurait pas été plus précieux pour moi que cette lettre. Pouvais-je faire un plus grand plaisir à mes bienfaiteurs, que de leur apporter des nouvelles directes de leur fils?

Je ne pouvais revenir assez vite; le cheval que je montais ne fut peut-être jamais autant tourmenté par l'éperon. L'espérance de revoir Marie doublait mon impatience; j'aimais alors à me répéter les paroles de M. de Leuven : „Ce voyage, me disais-je, qui me paraissait fait dans un temps inopportun, a donc aussi tourné à mon profit.“

J'allais avec une telle vitesse, que je laissai bientôt loin derrière moi le postillon qui m'accompagnait, et dont la monture ne valait pas la mienne. J'entendais encore claquer son fouet : mais peu après ce bruit ne frappa plus mon oreille, cela ne m'empêcha point de continuer ma course sans m'occuper de lui. Cependant la nuit arriva, et le ciel, couvert de nuages, ne laissant briller aucune étoile, je me trouvai bientôt dans une obscurité complète. Je m'aperçus alors que je m'égarais et je cher-

chais en vain, à retrouver ma route, lorsque je vis dans le lointain une lumière, vers laquelle je m'avançai rapidement, comme vers un fanal de salut.

Je ne tardai pas à distinguer une petite maison isolée où brillait cette lumière. Arrivé près de la porte, je me mis à appeler avec force, espérant trouver un guide pour me reconduire au bon chemin. Deux hommes sortirent aussitôt; je leur exprimai l'embarras dans lequel je me trouvais, et les priai de m'indiquer la route d'Amsterdam. L'un d'eux me proposa de m'y conduire lui-même, et rentra sous le prétexte d'aller chercher une lanterne. Il reparut peu après, muni d'un grand falot, et prit la bride de mon cheval pour le guider : mais à peine eus-je fait quelques pas, que je me sentis saisi à droite et à gauche par plusieurs individus, qui m'arrachèrent de mon cheval, m'enfoncèrent un mouchoir dans la bouche pour étouffer ma voix, et me traînèrent à travers un long corridor; puis ils me lâchèrent à l'entrée d'une chambre dans laquelle je m'élançai,

espérant trouver une issue pour me sauver. Mais le plancher de cette pièce, disposé en bascule, se déroba sous mes pieds, et je tombai, sans me blesser, sur un tas de paille dans un caveau obscur. Je criai au secours, mais ma voix mourait contre les parois épaisses de cette profonde prison. Ma situation était affreuse. Je fus saisi d'un vertige et je me trouvai bientôt sans connaissance. Je me rappelle encore que Marie fut ma dernière pensée, et je crois que le vif désir de la revoir contribua beaucoup à réveiller mes sens assoupis.

FIN DU TOME PREMIER.

